THE LIBRARY
OF
SARAH COOPER HEWITT
PRESENTED IN MEMORY OF
HER FATHER
ABRAM S. HEWITT
AND HER SISTER
ELEANOR GARNIER HEWITT

ADÉLAÏDE

LABILLE-GUIARD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉTUDE

CENT EXEMPLAIRES

(Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, 1901-1902.)

Madame Labille-Guiard pinx. Héliog. Dujardin

Mme LABILLE-GUIARD ET SES ÉLÈVES Mlles CAPET ET ROSEMOND

(Collection de Madame Griois)

N
40.1
L112P8
NPG

BARON ROGER PORTALIS

ADÉLAÏDE
LABILLE-GUIARD

(1749-1803)

PARIS
IMPRIMERIE GEORGES PETIT
12, RUE GODOT-DE-MAUROI, 12

1902

SMITHSONIAN
APR 28 1986
LIBRARIES

ADÉLAÏDE LABILLE-GUIARD

(1749-1803)

I

Le 31 mai 1783 restera une date intéressante dans l'histoire de l'Académie royale de peinture et sculpture. Ce jour-là l'illustre compagnie recevait à la fois dans son sein, pour ne pas faire de jalouse, deux femmes, toutes deux artistes de talent, Mme Lebrun née Vigée, et Mme Guiard née Labille.

Ce n'était pas que l'introduction du beau sexe manquât de précédents : sans remonter jusqu'au XVIIe siècle, la demoiselle Rosa-Alba Carriera y avait été admise en 1720, Mme Vien en 1757, Mme Terbouche en 1767, la demoiselle Vallayer, femme Coster, en 1770, et la même année, Mme Roslin. Toutefois, mettant un frein à sa galanterie, l'Aca-

213069

démie, devant cet envahissement, décida, sur l'ordre du roi d'ailleurs, que le nombre des académiciennes ne pourrait jamais dépasser quatre.

Malgré des critiques peu bienveillantes et généralement mal fondées, le talent de Mme Labille-Guiard était réel, et son entrée à l'Académie plus que justifiée. Estimée par les artistes ses confrères, distinguée par des princesses de la Maison royale, elle a été éclipsée et comme écrasée devant la postérité par le charme incontestable de sa séduisante rivale, Mme Lebrun, avec laquelle elle a vaillamment lutté. Il est temps de lui rendre justice, de reconnaître la belle tenue de ses ouvrages, la fraîcheur de leur coloris et la décision de leur exécution que tous les contemporains ont constatées. M. de Nolhac parle de faire descendre certains de ses portraits des attiques du château de Versailles où ils sont relégués ; les conservateurs du musée du Louvre seraient également bien inspirés de mettre mieux en lumière tel pastel de l'artiste, vraiment trop sacrifié dans la pénombre obscure où l'on a peine à l'apercevoir, et sa mémoire y gagnerait, d'accord en cela avec l'agrément du public.

Peinture de femme, diront dédaigneusement certains censeurs moroses qui n'admettent pas que le beau sexe puisse avoir du talent. Passe encore pour la miniature ! N'est-ce pas Ruskin qui a écrit que jamais une femme ne pourrait bien dessiner? Le paradoxal apôtre de la beauté oubliait sûrement alors Mmes Vigée-Lebrun et Labille-Guiard.

Rivales en leur temps à cause de la similitude de leurs ouvrages, une comparaison s'impose entre les deux artistes, également bien douées. Sans doute, Mme Lebrun arrive devant nous avec tout l'éclat de sa renommée et la longue suite de portraits des dames de la Cour et des princesses de la famille royale que domine l'imposante image de la reine Marie-Antoinette, peinte et repeinte par son artiste favorite. Mme Guiard lui oppose ses beaux pastels, ses grands portraits de Mesdames de France, filles de Louis XV, celui de Mme Élisabeth, enfin nombre de figures d'artistes ses contemporains et d'hommes politiques de la Révolution.

Élevée dans l'atelier de son père Louis Vigée, recevant tour à tour les conseils de Briard et de Doyen, et surtout affinant ses dons naturels dans l'étude constante de la nature, Mme Lebrun devint rapidement la portraitiste à la mode, devant qui défilèrent les plus jolies femmes de son temps; mais elle ne fut que peintre et ne fit guère de pastel qu'à la fin de sa vie et comme distraction.

Mme Guiard s'est montrée moins exclusive. Initiée par La Tour

aux secrets de cet art délicat, elle a laissé de charmants pastels, dignes d'être comptés parmi les meilleurs de l'école française. Elle s'adonna ensuite à la peinture et y réussit, grâce aux savants conseils d'André Vincent, son vrai maître, montrant ainsi un talent plein de souplesse.

Toutes deux unissent d'ailleurs à un dessin correct et pur la fraîcheur du coloris ; toutes deux personnifient idéalement la peinture de portrait dans ce qu'elle a de plus séduisant au dernier quart de leur siècle, tout comme Largillière ou Nattier en leur temps.

Mme Lebrun étale-t-elle sur sa palette une plus grande richesse de tons ? A-t-elle plus d'éclat dans l'exécution, plus de variété dans la pose ? Peut-être ; mais Mme Guiard, son égale sous le rapport du dessin, n'a pas à un degré moindre l'art de peindre les chairs et les étoffes, le goût de chiffonner les rubans d'un corsage, et elle semble l'emporter pour la vigueur et la décision de la touche, qui faisait dire aux contemporains : « Mais c'est un homme que cette femme-là ! »

La longue carrière de Mme Lebrun, le grand nombre de portraits qu'elle a exécutés tant à Paris qu'en Italie, à Vienne, à Londres, à Saint-Pétersbourg, connus par la liste qu'elle en a publiée à la suite de ses *Souvenirs*, entrent aussi pour beaucoup dans son européenne renommée, tandis que le hasard seul peut faire retrouver la trace des œuvres égarées de Mme Guiard, lorsqu'elles ne sont pas mentionnées aux livrets des Salons.

Un critique du temps a eu l'originale idée de voir en ces deux dames Vénus et Diane, déesses fort séduisantes. Reprenons la comparaison : la charmante Mme Lebrun, c'est Vénus, mère des Amours, et sous ses doigts s'épanouissent les roses ; Mme Guiard, c'est Diane, plus énergique et plus virile, prête à la lutte, marchant à la victoire comme à un combat et la remportant par sa décision et son énergie. Reconnaître ses belles qualités et la replacer au rang de sa triomphante émule semble être l'agréable tâche que se sont imposée avec nous les amateurs de bonne et claire peinture ; et les prix obtenus par ses œuvres dans ces dernières années lui restituent le rang qu'elle mérite parmi les artistes les plus agréables et les plus désirés de la fin du XVIIIe siècle.

* * *

Le vendredi 11 avril 1749 naissait à Paris Adélaïde, fille de Claude-Edme Labille, marchand mercier, et de Marie-Anne Saint-

Martin, son épouse[1]. Labille, fournisseur de la Cour et de la ville, « *Rue Neufve des Petits-Champs, A la Toilette* », était une manière de personnage dans un temps où les fanfreluches, les rubans, les dentelles et tous les attifets de la mode jouaient un si grand rôle dans la société. Pajou, son grand ami, a fait son buste, qui figure au Louvre, s'il vous plaît, faisant ainsi passer à la postérité les traits accentués du père de notre artiste. A la recherche d'un modèle pour sa *Psyché*, le sculpteur aurait pu rencontrer, dans son atelier de modistes, le fin profil d'après lequel il fera son chef-d'œuvre.

Bachaumont, à la date de juin 1783, parlant de la réception de Mme Lebrun et de Mme Guiard à l'Académie, ajoute en effet : « Celle-ci est une demoiselle Labille, fille du marchand de modes chez lequel Mme Du Barry a demeuré dans sa première jeunesse, ce qui forme un épisode curieux des anecdotes de cette dame. »

Les Goncourt constatent aussi le passage de la demoiselle Lançon, la future favorite, alors simple trottin, dans le magasin de Labille ; mais ne commettent-ils pas deux inexactitudes en le plaçant rue Saint-Honoré et en donnant Labille comme « frère de la femme-peintre », alors qu'il était son père?

Suit, dans leur livre sur Mme Du Barry, une description imagée de ces magasins tout en vitres, où de charmants désœuvrés, de jolis seigneurs lorgnent du matin au soir, où les fermetures laissent passer, par le trou des chevilles, des billets pliés en éventail, etc... Sans insister autrement sur la fantaisie coutumière à ces écrivains, on peut supposer un entourage jeune et gai pour Adélaïde Labille, dans le temple de la broderie et du ruban. Ce qui frappe les yeux de l'enfant n'est pas sans influence, on l'a constaté maintes fois, sur une âme d'artiste et ses destinées futures. La jeune Adélaïde n'a-t-elle pas puisé dans ces premières impressions son goût du costume

1. Cet extrait de baptême, joint aux pièces nécessaires pour recevoir une pension du roi, nous a été obligeamment communiqué par M. Marc Furcy-Raynaud, avec beaucoup d'autres documents.

Archives Nationales, O¹677 : Extrait du registre des baptêmes faits en l'église paroissiale de Saint-Eustache, à Paris : « L'an mil sept cent quarante-neuf, le samedi douze avril, fut baptisée Adélaïde, née d'hier, fille de Claude-Edme Labille, marchand-mercier, et de Marie-Anne Saint-Martin, son épouse, demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs ; le parein, M. Claude Rozière, bourgeois de Paris, la mareine, Marie Ollivier, épouse de Charles-Augustin Leblanc, aussi bourgeois de Paris, et ont signé..... Collationné à l'original et délivré, par nous, licencié ès-loix de la Faculté de Paris et vicaire de ladite église. A Paris, le 15 novembre 1785. — Juvigny. »

féminin, dans cette fraîche vision des modes du temps du roi Louis XV l'art d'arranger les toilettes que l'on retrouve toujours dans ses portraits ?

Dès la première jeunesse, a écrit son ami Joachim Lebreton, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts[1], elle montre une décision et une volonté caractéristiques :

« Son père, quoique homme d'esprit, avait négligé son éducation, et la santé languissante de sa mère l'avait empêchée de réparer cette négligence. Adélaïde Labille, leur dernier enfant, sentit de bonne heure qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même. Elle se dévoua à l'étude, se choisit une société, des principes et un plan si sûrs qu'elle n'eut plus besoin d'en changer à aucune époque de sa vie. Libre de ses actions dès l'âge de quatorze ans, elle était déjà irrévocablement fixée dans ce choix si difficile. Une pareille détermination, aussi précise à cet âge, aussi durable, suffirait pour justifier ce que nous avons annoncé de la force de son caractère... »

De cette enfance un peu abandonnée à elle-même, employée à courir les académies et les ateliers de sculpteurs, rien ne devait résulter de mauvais, grâce à sa naturelle sagesse et à sa vocation très réelle. Laissons à ses trousseaux le père Labille, dont Pajou nous a si bien rendu l'air fûté, et constatons le goût décidé de sa fille pour les arts. Elle n'eut pas à aller loin pour trouver un maître et prit, rue Neuve-des-Petits-Champs, son voisin, le miniaturiste François-Élie Vincent, génevois et protestant, mais réfugié, c'est-à-dire d'origine française. « Il avait de la réputation dans son art et s'y était procuré une honnête aisance. » Nous avons retrouvé chez les héritiers des Vincent son portrait, une bonne figure d'artiste, en train de peindre sa femme en miniature, la palette de porcelaine à la main. Professeur de l'Académie de Saint-Luc, Élie Vincent était peintre de Mesdames. De là la réception rapide de son élève dans cette société et peut-être la cause première des grands portraits de Versailles qu'exécutera plus tard l'artiste ?

Les miniatures de cette période, tel le portrait de seigneur âgé, destiné à orner une tabatière (collection L. de Viefville), signées simplement *Labille*, témoignent d'un faire à la fois large et délicat. Mme Guiard n'a jamais dû délaisser complètement le petit genre dans lequel elle avait débuté, car on aperçoit parfois certains de ses

1. *Notice nécrologique sur Mme Vincent, née Labille, peintre*, par J. Lebreton, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts à l'Institut national. Paris, Chaigneau, 1803. Broch. in-8°.

travaux précieux dans les ventes et dans les vitrines des amateurs Elle a fait le médaillon de la comtesse d'Angiviller, et même, au début de la Révolution, la miniature de Mlle Adélaïde d'Orléans[1], l'élève de Mme de Genlis, ravissante et blonde princesse aux traits opalins, revêtue d'une robe blanche à haute collerette.

Adélaïde Labille avait vingt ans, et devait être fort agréable, à en juger par ses portraits. Grâce à son talent naissant, l'avenir s'ouvrait riant pour elle. Éprise de travail, elle voulut un établissement régulier. Son choix se porta sur Nicolas Guiard, commis à la Recette générale du clergé de France, fils de feu Jean-Hugues Guiard, procureur au Présidial de Dijon. Ce Guiard, âgé de vingt-huit ans, était un voisin des Labille, comme eux demeurant, suivant Jal, rue Neuve-des-Petits-Champs, au moment du mariage. Sous quels auspices fut-il conclu ? Son vieux maître, Élie Vincent, dont le fils aîné, Alexandre-François, était commis au Trésor royal, a pu y être pour quelque chose, de même que Gois le sculpteur, ami de la famille, qui avait des relations avec Dijon. Ou bien est-ce simplement raison de voisinage ? Ce ne sont là que des hypothèses.

Ils se marièrent le lundi 23 août 1769, à Saint-Eustache. L'union ne semble pas avoir été fort heureuse, ni la cohabitation bien longue, quelques années à peine. On constate, cependant, dans la liste des « physionotraces » de Quenedey, les portraits de M. et Mme Guiard. Quand elle expose pour la première fois, en 1774, à l'Académie de Saint-Luc, la jeune artiste a bien soin de se faire inscrire sous le nom de *Mlle Labille, épouse de M. Guiard.* Mais, tout en gardant le nom de son mari, ils ne vécurent pas ensemble et il faudra la Révolution pour lui procurer le divorce.

La miniature, genre étroit, n'était pas pour satisfaire longtemps l'ambition de la jeune femme ; Mme Guiard visa plus haut. L'art du pastel, plus propre à lui procurer une clientèle de femmes élégantes, semblait fait pour la séduire. Sans s'abuser sur de premiers succès, elle décide de s'adresser au maître des maîtres, à La Tour, pour profiter de ses conseils et obtenir la faveur de le voir travailler.

« Elle en obtint beaucoup plus. Il s'y intéressa comme à une élève qui devait honorer son école : Adélaïde Labille ne tarda pas à se montrer digne d'un si habile maître. Elle parut sous un jour nouveau dans un champ moins borné. Ses ouvrages au pastel la rendirent recommandable aux artistes du premier ordre qui pres-

1. N° 1410 du catalogue de l'Exposition centennale (coll. de M. Léon Morel).

sentirent que son talent et son courage ne se renfermeraient pas dans les limites qu'elle semblait s'être données.... »

Ce fut, en effet, une heureuse fortune pour Mme Guiard de rencontrer un tel guide. Artiste génial, La Tour aura exercé sur elle la meilleure influence. Nerveux, brutal même dans ses audacieuses préparations du masque humain, il savait donner une douceur, une profondeur et un charme infinis à ses œuvres terminées. La Tour a renouvelé l'art du pastel déjà tiré de sa déchéance à force de grâce par la Rosalba, quelques années auparavant. C'est un grand physionomiste, possédant un don supérieur à celui de la ressemblance vulgaire : le don de créer l'illusion de la vie. De cette poussière colorée, de cet art de femme, du pastel, il a su faire un art viril et produire des œuvres dont la solidité peut rivaliser avec la peinture quand il ne la dépasse pas en charme et en fraîcheur. Mme Guiard ne lui doit-elle pas un peu de cette intensité dans le regard, de cette précision que l'on retrouve, par exemple, dans son portrait de Pajou ou dans celui de Bachelier ?

La Tour était âgé et ne travaillait plus guère quand elle vint réclamer sa direction. L'influence de son enseignement est néanmoins visible dans les ouvrages de l'élève. Une collaboration fortuite s'est même établie parfois entre le maître et l'élève, celui-ci laissant inachevés bien des portraits dont il ne traçait souvent que le masque. Aussi, croyons-nous, dans telle œuvre à lui attribuée, reconnaître à la fois sa main et celle de Mme Guiard, le visage ironique ou spirituel criant bien haut le maître, tandis que l'agencement des rubans et de la gaze dans la coiffure vient déceler la femme, dans un accord du plus heureux effet.

C'est à l'exposition des Académiciens de Saint-Luc, où elle fut bientôt admise, qu'à l'âge de vingt-cinq ans, la jeune artiste montra ses premiers travaux.

*
* *

L'Académie de Saint-Luc était alors comme une sorte d'antichambre de l'Académie royale. Sans local fixe, elle organisait des expositions, tantôt chez le marquis de Voyer qui lui avait donné momentanément asile, tantôt à l'hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, tantôt à l'hôtel Jabach, rue Neuve-Saint-Merry. Elles ont permis à nombre de bons artistes d'y faire connaître leurs œuvres : à J.-B. Huet, ses pastorales ; à Eisen, ses précieux dessins de vignettes ; à Vigée, ses portraits ; à Lallemand, ses paysages ; à Bornet et

Pujos, leurs miniatures; à Louise Vigée, enfin, d'y faire ses débuts.

Mme Labille-Guiard, déjà fort appréciée, y montra, en 1774, le *Portrait d'un magistrat*, au pastel, de grandeur naturelle, et celui d'une *Dame*, peint en miniature, plus un *Sacrifice à l'Amour*, « morceau peint en émail, que l'auteur a présenté à l'Académie pour son agrément ».

La « dame en miniature » c'était elle-même, peu embellie, paraît-il, car elle s'attire cette remarque dans les *Observations* qui font suite au livret :

« Mlle Labille, épouse de M. Guiard, s'est peinte elle-même de façon à faire soupçonner qu'elle n'a que de très faibles prétentions à la beauté, mais il vaut mieux croire que son amour-propre a aveuglé sa vanité et qu'elle eût été très mécontente d'un peintre qui l'eût aussi peu flattée. »

La *Lettre au marquis de* *** est plus indulgente ; on y sent la main d'un ami :

« Mlle Labille a exposé peu de portraits, mais ce peu est d'une touche très hardie et d'une couleur vraie. Les plans en sont bien sentis, les lumières larges et bien dégradées. Il n'y a ni contour ni touche dure. On voit que son but est de mettre tout l'effet dans les lumières. Ce parti est le plus agréable, mais n'est pas le meilleur. Elle sacrifie trop ses ombres, ce qui ôte de la vigueur surtout à ses têtes d'hommes. Elle réussit mieux dans les femmes. Ses cheveux et ses habillements sont touchés avec esprit et goût. Ses fonds sont trop vagues, ils manquent de corps, ce qui nuit à l'effet de ses portraits. Elle a évité ce défaut dans le sien; aussi la tête ressort-elle beaucoup plus ; elle est touchée avec finesse et très ressemblante. Les ouvrages de cette dame annoncent qu'elle fera encore beaucoup de progrès. Ils ont de la vérité, de l'agrément et une facilité qui prouve qu'elle n'est guidée par personne. Dans sa miniature il y a une belle manière de faire, agréable et de beaucoup d'effet. On regrette qu'elle soit seule. »

Premiers sourires si doux de la gloire ! Premiers succès qui ne peuvent pourtant satisfaire l'ambitieuse artiste. Elle veut aussi réussir en peinture et il lui faut un maître. Justement revenait de Rome, donnant les plus belles espérances, le brillant lauréat de l'atelier Vien, le charmant François-André Vincent. De santé délicate, mais de haute culture, nourri de la moelle antique et rompu à l'étude de la nature, bon dessinateur, remarquable dans sa manière d'enseigner, c'était le maître idéal.

« Ce fut vers cette époque, a écrit Lebreton, que M. Vincent, fils de son premier maître et l'ami de son enfance, revint d'Italie. La confiance qu'elle avait toujours eue en lui, l'éclat avec lequel il avait remporté le grand prix de peinture, la haute considération dont il jouissait déjà dans l'école, enfin le désir de dépasser le but

L'HEUREUSE SURPRISE, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Collection de Mme Albert Laniel.)

Sold at Ernest Sale 1898 for 13,200 fra-

qu'elle avait atteint, tout se réunissait pour placer Adélaïde Labille sous la direction de ce dernier maître. Elle lui avoua sa noble ambition. En ami sage, M. Vincent lui représenta les grandes difficultés qui lui restaient à surmonter dans l'art et les risques qu'elle pouvait courir, car il était possible qu'en voulant sortir du genre dans lequel elle s'était fait une réputation elle compromît à la fois et cette réputation et sa fortune.... La sévérité et la justesse de ces

observations ne l'ébranlèrent point. Les sacrifices ne l'effrayaient pas plus que les obstacles, et des études sérieuses prirent la place des plaisirs de la société.... »

Fit-elle bien ? N'aurait-il pas mieux valu, comme le lui conseillaient ses amis, s'en tenir au pastel, art dans lequel elle était parvenue à une véritable virtuosité ? Nous n'aurions pas, à la vérité, tel portrait de princesse d'un pinceau clair et brillant ; mais que de pastels précieux à la place !

Et puis, ce reproche, qui la suivra toute sa vie, de se faire aider de son maître et ami n'aurait pas été formulé ; cette affectation de toujours trouver dans sa peinture une vigueur et une fermeté qui ne pouvaient être que le fait d'un homme, eût été sans raison. De même qu'on accusait Mme Vigée-Lebrun d'employer Ménageot, artiste amoureux d'elle, à ses ouvrages, on accusa Mme Guiard de se faire retoucher par Vincent. Mme Lebrun a, sans difficulté, avoué qu'elle était heureuse de recevoir les conseils de Ménageot ; quant à Mme Guiard, elle a fourni assez de preuves de valeur personnelle pour n'avoir nul besoin de se justifier ; et toutes deux ont montré leur supériorité à beaucoup d'égards sur ces prétendus collaborateurs, fort empêchés de peindre avec leur élégante fraîcheur.

Pour l'instant, tout en étudiant la peinture et ses secrets sous la direction affectueuse d'André Vincent, ce sont des pastels qu'elle produit, et ce sont eux qui la font connaître, pastels adroits, bien dessinés et fort ressemblants. C'est le temps des belles études de jeunes femmes aux cheveux dénoués sur des oreillers de soie, aux seins copieux, le temps des têtes classiques et des portraits d'artistes ses amis. Les ventes nous ont révélé divers spécimens de ce talent déjà formé. Le plus typique et le plus agréable est l'étude dénommée, à la vente Eudel, *L'Heureuse Surprise,* pastel d'une délicieuse couleur, signé et daté de 1779.

Mollement étendue, une jeune femme, aux carnations nacrées, à la physionomie souriante, aux cheveux dénoués, retenus par un ruban d'azur et retombant sur un coussin de soie bleue, semble accueillir du regard la personne aimée. C'est un morceau d'une vraie souplesse de modelé et d'un charme exquis.

Plus sévère, bien que toujours au pastel, est le portrait du *Comte de Clermont-Tonnerre,* en habit militaire, casque en tête, et la main appuyée sur la garde de son épée, « d'une vigueur qui le dispute au pinceau le plus fier ». Pajou, qui a fait plusieurs bustes

en marbre du maréchal de Clermont-Tonnerre, pourrait bien lui avoir valu cette commande.

Elle le montrait, en 1782, dans les Salons de la Correspondance, organisés par Pahin de la Blancherie, à l'hôtel Villayer, rue Saint-André-des-Arts, en même temps qu'un portrait de Vincent, fait pour M. Suvée, ces deux amis rivaux de l'atelier de Vien. Le portrait d'*André Vincent* est celui, sans doute, qu'on voit au Louvre, la figure fine, l'air doux, les cheveux poudrés, élégant dans son habit

PORTRAIT D'ANDRÉ VINCENT, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée du Louvre.)

de velours rose orné d'un jabot de dentelles, œuvre documentaire et vécue s'il en fut.

Vincent dut, sans difficulté, obtenir de son maître Vien, qu'il laissât reproduire ses traits par Mme Guiard, désireuse de se faire des amis au sein de l'Académie. La physionomie si fine et si mobile, quoique ingrate, du « rénovateur de l'art », a été fort bien rendue par elle, si l'on en juge par la gravure que Miger en a faite et dont il fit hommage à l'Académie royale. On lisait, dit Bachaumont, le caractère et l'esprit de chacun des personnages de Mme Guiard, par la physionomie propre qu'elle savait leur donner. S'il en est ainsi, l'air effacé du peintre *Beaufort* doit être aussi véridique que l'esprit

et la gaieté qui règnent dans le portrait de *Bachelier*. Peintre de fleurs et d'animaux, fondateur de l'École gratuite de dessin, Bachelier est vraiment parlant de physionomie souriante et de bonne grâce, dans son vêtement de soie grise.

Mme Labille-Guiard montrait encore, au Salon de la Correspondance de 1782, une *Tête de Cléopâtre* et son propre portrait au

TÊTE DE CLÉOPATRE, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de M. Jules Féral)

pastel. Sa belle étude de Cléopâtre, supérieurement dessinée dans la classique attitude, les yeux levés au ciel et tenant à la main l'aspic qui va la piquer au sein, a figuré à la vente de feu Eugène Féral. La tête est académique peut-être, mais expressive, et le pastel d'une grande harmonie.

On a voulu y reconnaître un portrait d'Adrienne Lecouvreur. Comme la célèbre actrice avait rendu l'âme environ cinquante ans avant que notre pastelliste ait pu la représenter, il est plus vrai-

semblable de voir dans le modèle de Mme Guiard quelque belle fille de sa connaissance, aux traits réguliers, aux cheveux d'or.

Quant à son portrait au pastel[1], nous pensons l'avoir retrouvé dans celui qui figurait à la vente Hope, où il était alors donné comme le portrait de Mme Lebrun, bien qu'il n'offrît aucun rapport

PORTRAIT DE Mme LABILLE-GUIARD JEUNE, PAR ELLE-MÊME, PASTEL
(Collection de M. Charles Porquet.)

avec la physionomie bien connue de la brune artiste. Disons à ce propos que toutes les fois qu'un tableau de l'époque représente une femme occupée à peindre, on croit y reconnaître Mme Vigée-Lebrun. Ce pastel rappelle, au contraire, trait pour trait, avec quelques

1. Ce pastel, de forme carrée, a figuré à la vente Hope en 1855 et, depuis, à la vente Monpelas.

années en moins, notre intéressante pastelliste, telle qu'elle s'est représentée plus tard entourée de ses élèves.

Mme Guiard est alors une gracieuse jeune femme de vingt-huit à trente ans. Le visage est ovale, le nez assez long, d'un joli dessin, la bouche sérieuse comme du reste toute la physionomie. Les cheveux blonds, légèrement poudrés, sont relevés à la mode du temps et coiffés de ce fouillis de dentelles dont elle aimait à parer ses modèles. Le corsage de satin blanc est orné d'une sorte de berthe de velours bleu. La main passée dans la palette, la jeune artiste s'apprête à peindre. L'exécution rappelle le faire de sa *Cléopâtre*, dans la correction un peu froide du dessin.

Au Salon de 1783 l'artiste exposa un autre portrait d'elle, peint cette fois, que Bachaumont, ou plutôt son continuateur, décrit d'une façon singulièrement précise : « Mme Guiard tient le pinceau à la main, son corps est penché en avant et dans cette attitude de l'abandon où l'âme est tout entière occupée de son objet. Sa tête vigoureuse annonce les conceptions fortes dont elle est pleine et son vêtement simple et pittoresque atteste et son talent et sa modestie. »

A rapprocher, comme ouvrage du même temps, le beau portrait de *Mme Mitoire*, petite-fille de Carle Vanloo, qui figura également en 1783 au milieu de ses figures d'artistes : pastel tout plein de bonne grâce et de simplicité. Mme Mitoire est assise, offrant le sein à son plus jeune enfant, et tourne légèrement la tête pour répondre à son fils aîné, un blondin en chemisette, appuyé sur un guéridon qui porte son goûter.

Souriante dans l'auguste exercice de la fonction chère à Jean-Jacques Rousseau, la jeune mère n'a nul besoin d'une « remplaçante ». Tout respire la santé dans cet appétissant pastel. D'une belle chair flamande blanche et rose, aux seins gonflés de lait, la femme reste élégante dans l'accomplissement des devoirs de la maternité. Aux cheveux poudrés s'accroche une rose, et la jupe, retenue par des brassières ténues, est faite de satin bleu.

Sincère comme nous la connaissons, Mme Guiard a peint l'enfant en bas âge tel qu'elle le voyait, comme elle rendait la belle gorge de la mère, et n'a pas assez sauvé ce que le petit corps pouvait avoir de rougeâtre et de peu gracieux. N'importe, l'ensemble forme un agréable tableau et la tonalité de ce pastel est blonde, argentine et non pas grisâtre, comme l'a osé dire un critique du temps. Ce gourmand de Grimod de La Reynière, un peu le cousin de

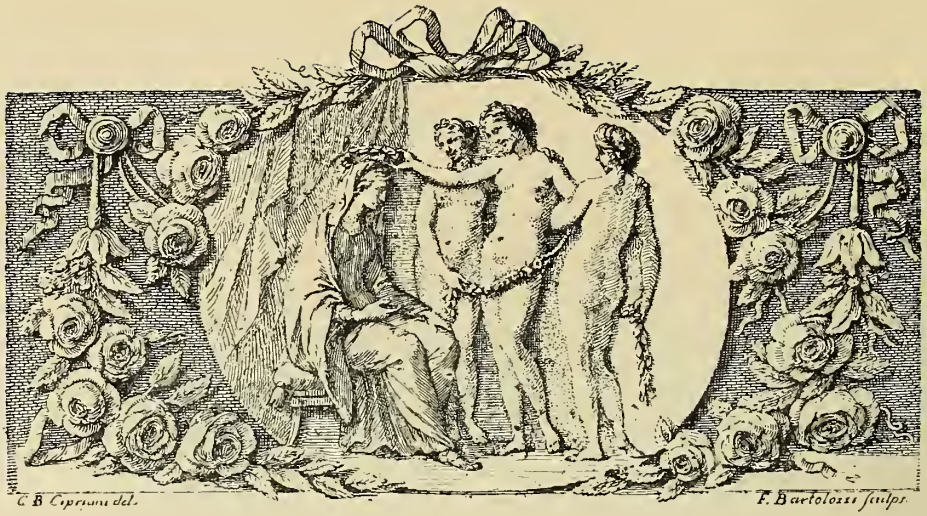
Mme Mitoire, n'avait pas eu trop mauvais goût, si l'on en croit la légende.

Signé *Labille f. Guiard 1783,* donc contemporain des portraits des membres de l'Académie royale qu'elle exécutait alors, cet impor-

Mme MITOIRE ET SES ENFANTS, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de Mme veuve Sanné.)

tant pastel nous renseigne aussi sur les relations amicales de l'artiste avec la dynastie des Vanloo. Elle peindra bientôt l'un d'eux, *Amédée Vanloo,* oncle de Mme Mitoire[1], comme second morceau de réception.

1. Mme Mitoire était la fille de Mme Bron, fille elle-même de Carle Vanloo, frère de Louis-Michel Vanloo et oncle d'Amédée Vanloo.



II

C'est qu'il s'agissait alors pour Mme Guiard, qui s'était mise bravement sur les rangs dès 1782, de frapper un grand coup et de justifier des prétentions académiques qu'elle n'était pas seule à caresser, en exécutant ses ouvrages sous les yeux mêmes de ceux appelés à la juger et à lui donner leur suffrage. Tous les écrivains qui se sont occupés d'elle, Lebreton, Villot, Fidière, sont d'accord pour applaudir à la bonne idée qu'elle eut de demander aux académiciens de faire leur portrait : Vien, Beaufort, Voiriot, Pajou, Vincent, Bachelier, Gois, posèrent devant elle et devinrent autant d'amis. Aussi son élection ne faisait-elle aucun doute, tandis que, malgré tout son talent, il fallut à sa jeune rivale, Mme Lebrun, soutenue par toute la haute société, favorite de la reine un ordre exprès du roi pour la faire admettre. La seule objection résidait, il est vrai, dans la profession de son mari.

« Deux femmes, dit Joachim Lebreton, aspiraient en même temps à être de l'Académie de peinture, et toutes deux avaient des titres brillans pour y prétendre ; mais les académiciens craignant que les artistes du sexe n'entrassent en trop grand nombre dans la Compagnie, voulaient, pour parer aux abus possibles, que l'autorité intervînt en faveur des deux qui se présentaient. Ils savaient

d'ailleurs qu'Adélaïde Labille, alors Mme Guiard, était en relation avec le ministre des Arts et qu'il lui était facile de s'en faire appuyer. Ils le lui conseillèrent donc, plaçant à côté de ce conseil le danger du scrutin secret. Elle repoussa avec force ce moyen oblique, déclarant qu'elle voulait être jugée et non protégée, et que si son talent n'était pas jugé digne de l'Académie, elle travaillerait sans relâche à le perfectionner, qu'elle répondrait à des refus par des efforts nouveaux... »

L'artiste était bien décidée, on le voit, à n'entrer à l'Académie que par la grande porte. Elle voulait aussi faire tomber le préjugé qui s'attache aux œuvres d'art sorties de la main des femmes, et faire taire enfin les malveillants qui disaient ses ouvrages retouchés par une main amie, en peignant sous leurs yeux, les académiciens ses juges, « afin qu'ils sussent par eux-mêmes si tout son talent lui appartenait ».

Le succès justifia ses prétentions et Mme Guiard fut agréée et reçue dans la même séance, le 31 mai 1783. Les procès-verbaux de l'ancienne Académie royale donnent quelques détails précis sur cette réception ainsi que sur celle de Mme Vigée-Lebrun, réception qui eut lieu pour cette dernière, malgré l'opposition de son directeur, le peintre Pierre, appuyé sur l'article des statuts interdisant à tout membre de l'Académie le commerce des tableaux.

Il ne fallut rien moins, pour la vaincre, que le désir formel exprimé par la reine, et l'ordre du roi, transmis par le comte d'Angiviller. Devant cette injonction, l'Académie « exécutant avec un profond respect les ordres de son souverain, a reçu la demoiselle Vigée, femme du sieur Lebrun, académicienne, sur la réputation de ses talens ».

L'Académie fit bien et n'eut pas à s'en repentir. Plût à Dieu que la royauté n'eût jamais commis d'autre abus de pouvoir ! Pour Mme Guiard, tout le monde étant d'accord, la chose ne fit aucune difficulté :

« Ensuite M. Roslin, conseiller, a présenté à l'Académie la demoiselle Adélaïde Labille des Vertus, née à Paris, femme de M. Guiard, peintre de portraits qui a fait apporter de ses ouvrages. Les voix prises à l'ordinaire, l'Académie agrée la dite présentation, mais s'étant trouvé dans les portraits qu'elle a présentés celui de M. Pajou dont elle pouvait disposer, l'Académie a accepté le dit portrait pour un de ses morceaux de réception. Le second portrait lui sera ordonné par M. le Directeur. En conséquence l'Académie a reçu la dame Guiard académicienne. »

Et parmi les signataires du procès-verbal de ce jour-là, à côté de quelques honoraires amateurs, comme l'abbé Pommyer, l'abbé de Saint-Non, le duc de Chabot, le baron de Besenval, le comte d'Affry, qui avaient monté la petite cabale en faveur de Mme Lebrun, figurent les académiciens ses modèles ou qui allaient le devenir : Vien, Pajou, Bachelier, Beaufort, A. Vanloo, Vernet, Cochin, Suvée, Vincent et autres, dont les portraits, signés *Labille-Guiard*, ornèrent cette année-là le Salon carré.

La plupart sont revenus au Louvre, et l'on y peut juger à loisir la fermeté de dessin de l'intéressante postulante et goûter le charme de son exécution. Entre eux tous, son morceau de réception, *Pajou modelant le portrait de Lemoine, son maître*, est celui où Mme Guiard s'est vraiment surpassée par l'éclat des couleurs, la solidité du faire et l'intensité de la vie.

Augustin Pajou, qui n'avait pas l'étincelle du génie qui brille au front de Houdon et dont le talent un peu mièvre se résume dans le buste, si admiré d'ailleurs, de Mme Du Barry, est représenté en costume d'atelier, la manche relevée sur les bras nus, en train de retoucher le bronze du sculpteur Lemoine, remarquable par son sourire narquois. Le regard de ses yeux noirs vous suit au passage et l'on éprouve le sentiment que Mme Guiard a su donner de son ami la plus agréable en même temps que la plus véridique image. Ce pastel fait très bonne figure dans notre grand musée national et mérite d'être placé à côté des meilleurs morceaux de ce genre.

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions du portrait du peintre Bachelier, placé en regard et si plaisant de facture. A signaler encore, fait pour Vincent, celui de Suvée, que David appelait volontiers « ce cafard de Suvée » ; enfin, son premier ouvrage exposé de peinture à l'huile, le portrait de son vieil ami le sculpteur Étienne Gois.

Il est intéressant encore à présent de connaître les réflexions suggérées aux critiques du temps par ces divers ouvrages, et, à cet égard, la collection Deloynes est précieuse à feuilleter pour ses pièces manuscrites et imprimées, colligées au début par Mariette et Cochin, sur les divers Salons. Voici comment au *Mercure de France* on appréciait le talent et les pastels de Mme Guiard :

« Il est plus d'une route pour arriver à la célébrité lorsqu'on prend la nature pour guide et qu'on sait la reproduire avec autant de succès que Mme Guiard. Les portraits d'académiciens qui ont fait

connaître cette artiste d'une manière si avantageuse sont au pastel et tous réunissent à la plus parfaite ressemblance un dessin correct, une touche moëlleuse et ferme, un ton de couleur piquant et vrai.

« Ne croiés pas que ces portraits, ainsi que tant d'autres, offrent une attitude roide, contrainte, qui annonce l'ennui du modèle et la fatigue de l'artiste. Dans ceux de Mme Guiard, on s'imagine converser

PAJOU MODELANT LE BUSTE DE LEMOYNE, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée du Louvre)

avec les personnes dont elle offre l'image fidèle, par le ton d'aisance et la facilité qu'on y remarque. On devine en quelque sorte l'esprit et le caractère de chacun de ses modèles. L'âme semble peinte sur le visage. »

Simplicité dans l'arrangement de ses portraits, naturel de leur pose, voilà les vraies qualités de Mme Guiard. Elles lui attirent de Bachaumont, ou mieux de son continuateur, Pidansat de Mairobert, critique plutôt bienveillant pour elle, ce reproche singulier, que ses têtes manquent de « caractère », ce qui, dans le langage du

temps, revient à dire que leur allure intime exclut toute prétention au style pompeux.

« Je passe, dit-il, à Mme Guiard et finis par elle mon énumération des artistes les plus distingués.... Elle se voue uniquement au portrait historié et dans ce genre déploie un talent très marqué. Aucune de ses têtes n'est de caractère. Elle a rendu M. Vien, M. Pajou modelant le portrait de M. Lemoine son maître, M. Bachelier, M. Gois, M. Suvée, M. Beaufort, M. Voiriot et a pour ainsi dire exprimé l'esprit, le genre de chacun de ces artistes sur leur physionomie ; mais ses deux chefs-d'œuvre sont le sien propre et celui du sieur Brizard.... »

Ce dernier et important ouvrage, commandé à l'artiste par Mme la comtesse d'Angiviller, fit grand effet au Salon de 1783.

« Le genre du pastel depuis M. La Tour avait été totalement négligé à l'Académie. Il manquait un modèle en ce genre quand Mme Guiard a paru. Elle s'annonce par un chef-d'œuvre. C'est le portrait de *Brizard dans le rôle du roi Lear* : composition, exécution, rien ne manque à ce superbe tableau. Ses pastels ont tous la vigueur de l'huile[1].... »

L'acteur qui personnifiait alors d'une façon si émouvante le héros de Shakespeare avait du talent et s'était fait une noble tête de vieillard. Mme Lebrun, qui aimait le théâtre et l'avait souvent vu en scène, l'apprécie ainsi dans ses *Souvenirs* :

« Brizard remplissait les rôles de père. La nature semblait l'avoir créé pour cette emploi : ses cheveux blancs, sa taille imposante, son superbe organe lui donnaient le caractère le plus noble, le plus respectable qu'on puisse imaginer. Il excellait surtout dans le roi Lear et dans l'Œdipe de Ducis. Vous auriez réellement cru voir ces vieux princes si malheureux et si touchants, tant il y avait de grandiose dans l'aspect de celui qui les représentait. »

Il semble que notre pastelliste, dont on vantait à l'envi « la mâle vigueur » dans ce portrait, se soit en effet surpassée pour satisfaire la comtesse d'Angiviller, également dévouée à l'acteur et à l'auteur du poème. Est-ce à Ducis, à ce bon Ducis dont Mme Guiard nous a conservé aussi la sympathique image peinte dans le feu de la composition, l'air inspiré et les cheveux épars[2], que l'artiste dut de rencontrer sur sa route cette protectrice dont elle sut se faire une amie ?

1. Brochure de la collection de Loynes (Cabinet des estampes).

2. La gravure du portrait de Ducis par Avril porte que le tableau appartient à Mme la comtesse d'Angiviller.

Secrétaire du comte d'Angiviller qui l'avait logé auprès de lui au Louvre, protégé comme littérateur d'espérance par la comtesse, d'une grande amabilité, Ducis employait ses loisirs à transporter sur la scène française, en les arrangeant — on pourrait dire plutôt en les dérangeant — les principales œuvres de Shakespeare, ce qui lui valut, du reste, l'honneur de succéder à Voltaire dans son fauteuil à l'Aca-

PORTRAIT DE J.-M. VIEN, PAR Mme LABILLE-GUIARD

D'après la gravure de S.-C. Miger.

démie. Il débuta par *Hamlet* où il eut la chance d'avoir Lekain pour interprète et donna, le 20 janvier 1783, le *Roi Lear*, occasion d'un grand succès pour Brizard.

N'est-ce pas pour faire plaisir à la fois à Ducis et à Mme Guiard que Mme d'Angiviller avait voulu posséder le portrait du comédien ? Vivant dans un milieu d'artistes et de gens de lettres, intéressée par toutes les questions de littérature et de théâtre, la comtesse a droit à quelques lignes, en souvenir de sa protégée.

Marmontel ne tarit pas d'éloges sur elle et lui a, dans ses *Mémoires,* consacré des pages d'une très chaude amitié. Quand

il la connut, Élisabeth-Josèphe de La Borde était l'épouse du baron de Marchais, gouverneur du Louvre. Excellente musicienne, son goût, sa voix, son esprit, l'avaient fait admettre dans l'intimité du château de Versailles et sur le théâtre des Petits Appartements, où Mme de Pompadour s'efforçait de distraire un roi blasé.

« Mme de Marchais n'était pas seulement la plus spirituelle et la plus aimable des femmes, mais la meilleure et la plus essentielle des amies, la plus active, la plus constante.... Imaginez-vous tous les charmes du caractère, de l'esprit, du langage réunis à un haut degré, et même ceux de la figure quoiqu'elle ne fût pas jolie.... Telle était cette jeune fée ! »

Marmontel, entre autres détails, ajoute que si la fée était petite, du moins sa taille était « faite au tour » et toute sa personne offrait « un caractère de noblesse imposant ». Il loue la culture de son esprit, la justesse et la finesse de ses idées, un choix d'expressions toujours heureux, et son obligeance qui ne se lassait jamais d'agir.

Voilà des éloges partis du cœur et qui paient bien des dîners fins, car c'était autour de sa table que se retrouvaient artistes, savants, gens du monde, et des littérateurs comme Buffon, La Harpe, Thomas, l'abbé Maury. Le plus assidu de ses commensaux était sans conteste Charles-Claude de Flahaut de La Billarderie, comte d'Angiviller, qui jouait là le rôle de soupirant, mais en réalité était son amant de longue date.

« Une belle figure, dit de lui Marmontel, un esprit cultivé, le goût des lettres et des arts, une âme élevée, un cœur pur, l'estime du roi et la faveur intime de M. le dauphin... » Que d'éléments de succès réunis ! M. d'Angiviller et Mme de Marchais passaient leur vie ensemble dans l'union la plus intime, et cela dura quinze ans. Enfin, à la mort du baron de Marchais, le comte d'Angiviller, qui depuis plusieurs années déjà avait remplacé l'abbé Terray dans la direction des Bâtiments du Roi, se déclara et épousa la veuve.

Mme Guiard a-t-elle fait le portrait de sa protectrice, et celui que l'on aperçoit aux murs de la chambre de Voltaire, à Ferney, dans l'estampe gravée par Née, était-il de sa main ? C'est fort possible ; mais la miniature de la comtesse que tient le jeune de Flahaut dans e portrait de sa mère, peint par Mme Guiard, est sûrement d'elle.

Mme Lebrun, qui l'a fort approchée, n'eut pourtant pas cet honneur : « Il me serait impossible, a-t-elle écrit, de dire si Mme d'Angiviller était laide ou jolie. Je l'ai cependant vue nombre de fois et j'ai souvent été placée à table à côté d'elle, mais elle

avait toujours la figure cachée sous un voile qu'elle n'ôtait pas même pour dîner. »

Cette femme originale et serviable, qui, sous le règne de Louis XVI, avait eu toutes les jouissances de la richesse et du crédit, vit, comme tant d'autres, à la Révolution, sa situation bien modifiée. Le comte d'Angiviller, accusé par Charles de Lameth, le 7 novembre 1790, d'avoir dilapidé les deniers de l'État, fut, sur le

PORTRAIT DE DUCIS, PAR Mme LABILLE-GUIARD

D'après la gravure de J.-J. Avril.

rapport de Camus, le 15 juin 1791, l'objet d'un décret ordonnant la saisie de ses biens. Il émigra en Russie et sa femme se retira à Versailles. Elle traversa ces temps difficiles dans des transes continuelles et, rencontre plaisante, pour éviter d'être inscrite sur la liste des suspects, elle fit solennellement hommage à la Société populaire de la ville d'un buste de Marat.

Mais revenons au Salon de 1783 et aux libelles dont il fut l'occasion. A ce moment, la comtesse, remariée au directeur des Bâtiments et Menus plaisirs du Roi, jouissait de toute son influence, et Mme Guiard eut bientôt l'occasion d'y avoir recours. Ils étaient nombreux alors et les pamphlétaires parfois pleins de malveillance.

Tant que l'on dit, comme *Appelle au Salon,* que « sa touche ferme et hardie paraît au-dessus de son sexe, » ou, comme dans *La Morte de trois mille ans*, que son portrait de Brizard « ferait honneur même à un homme très estimé », Mme Guiard ne put pas se fâcher ; c'était de la critique permise, bien que, dans l'une d'elle, on feignît de croire à une erreur du livret et qu'il fallait lire *Vincent* au lieu de *Guiard*, comme signature.

Néanmoins l'artiste restait justement froissée de ces insinuations, quand, peu après l'ouverture du Salon, parut un opuscule gravé, où elle était chansonnée, en compagnie de Mmes Vallayer-Coster et Lebrun, ses collègues à l'Académie, et de Hue, jeune paysagiste, élève de Vernet. C'était elle de beaucoup la plus maltraitée, et ses relations avec André Vincent, son maître, incriminées grossièrement.

Grâce aux indications d'un jeune et intelligent bibliothécaire, M. Marc Furcy-Raynaud, nous avons pu retrouver dans la collection Deloynes la copie manuscrite, de la main de Ch.-N. Cochin, dit-on, de ces fameux couplets si soigneusement supprimés. Nous ne reproduirons ici que celui qui la concerne et les réflexions qui le suivent :

A MADAME GUIARD

Que vois-je, ô ciel ! l'ami Vincent
Ne va donc plus que d'une fesse ?
Son amour fait votre talent
L'amour meurt et le talent baisse.
Résignez-vous, fière Chloris,
Dites votre *De profundis*.

Non content de ce mauvais propos, le médisant libelliste, payé bien probablement par un mari jaloux, continuait à mettre lourdement les pieds dans le plat :

« Ah ! je me rappelle une anecdote que je vais vous conter. Dernièrement, un jeune peintre fut envoyé chez Madame..... (chut ! ne nommons personne). On le reçut gaiement, on loua sa figure : « Mais vous êtes charmant par-ci, vous êtes trop aimable par-là » et mille autres propos dont je ne me souviens pas; « vous devez » avoir bien des maîtresses, etc... » Le jeune homme, sans répondre à ces sots compliments, lui dit : « Madame, quand on est aussi inté- » ressante que vous, on ne manque pas d'amants. — Moi ? j'en ai

» deux mille, car vingt-cents et deux mille, c'est la même chose. » Notez que Vincent retouche cette dame-là. C'est drôle, n'est-ce pas ? »

Mme Guiard eut rapidement connaissance du pamphlet, qui se débitait à la porte du Louvre. C'est un curé d'Étampes, chargé d'acheter les critiques du Salon par le père Labille, qui le lui fit connaître. Sous le coup de l'émotion, elle s'empresse d'écrire à la comtesse d'Angiviller, pour la supplier d'employer tout son crédit à faire supprimer « ce libelle affreux[1] ». Elle est d'autant plus impressionnée que le pamphlet a failli arriver entre les mains de son père, retiré à Étampes et âgé de quatre-vingts ans, qui se console de la perte de huit enfants par les succès de sa fille et qui mourrait de chagrin d'apprendre que l'on incrimine ses mœurs. Elle l'adjure de faire agir le lieutenant de police, et aussi M. de Champlost, gouverneur du Louvre. Qu'on dise, si l'on veut, que ses ouvrages ne sont pas de sa main, encore que les portraits de Pajou, Vien et Bachelier répondent pour elle, mais qu'on attaque ses mœurs, elle ne peut l'accepter. « Je ne désire pas connaître l'auteur, je sçaurois trop qu'il me touche de bien près. »

L'artiste prévenait en même temps Ducis, qui, le même jour, écrivait à son amie, Mme d'Angiviller, pour la supplier de faire agir son mari auprès du lieutenant de police Lenoir, afin d'arriver à la prompte suppression des « couplets atroces » et à la punition des coupables[2].

Les deux lettres, datées du 19 septembre 1783, firent leur effet, car, le 21, le comte d'Angiviller écrivait de Versailles au lieutenant de police et, par une missive analogue, au lieutenant général de la Prévôté, Clos, pour leur signaler les couplets diffamatoires où l'on déchirait « d'une manière cruelle », les mœurs de ces dames artistes et les engager à s'entendre avec le gouverneur du Louvre afin d'en arrêter le débit, de découvrir et de punir les auteurs.

Lenoir avait prévenu les désirs du comte. Le même jour, 21 septembre, il l'avisait qu'il avait fait saisir un grand nombre d'exemplaires de l'infâme production et arrêter l'un des libraires qui la débitait au Louvre. Le baron de Champlost témoignait aussi de sa bonne volonté. Nous avons retrouvé et sa lettre à M. d'Angiviller, et l'interrogatoire du vendeur du libelle, qui ne nous éclaire

1. Les lettres de Mme Guiard, du comte d'Angiviller, de Lenoir et du baron de Champlost ayant trait à cette affaire, ont été publiées par M. J.-J. Guiffrey, dans les *Notes et Documents inédits sur les Expositions du XVIIIe siècle* (Archives Nationales, O1 1912, etc.).

2. La lettre de Ducis a été publiée par la *Revue rétrospective*, année 1834.

malheureusement pas sur la personnalité de son peu galant auteur.

Tout le monde avait fait son devoir dans cette grave affaire : Mme Guiard et ses collègues féminins de l'Académie avaient satisfaction; les couplets gravés étaient saisis, les vendeurs emprisonnés; mais sut-on bien exactement leur auteur ? Fallait-il le chercher, comme semble le croire le baron de Champlost, parmi les derniers agréés de l'Académie, ou plus sûrement dans un libelliste sans scrupule, payé, comme le pensait Mme Guiard, par quelqu'un la touchant de près, allusion peu déguisée à son mari?

Critès, autrement dit Gorsas, grand faiseur de petits vers, s'excusant, lors du Salon de 1785, de n'avoir pas encore rendu compte des ouvrages de ces dames, qui savent pourquoi il n'a pu le faire, pourrait bien en être l'auteur. Ne fut-il pas, comme directeur d'une maison d'éducation de Versailles, emprisonné à Bicêtre vers cette époque, mais, il est vrai, pour de tout autres motifs?

* * *

Puisque nous tenons ce Gorsas[1], pamphlétaire spirituel, mais sans moralité, devenu un personnage pendant la Révolution, et qui finit par se faire guillotiner, il nous servira de transition, par sa critique fantaisiste, pour passer aux ouvrages que Mme Guiard exposait au Salon de 1785, où elle brilla d'un vif éclat. C'est bien lui le *Critès*[2] des Salons de peinture, tout plein de verve et de malice dans un opuscule qu'il intitula aussi *L'Ane promeneur.* Cet âne était la bête noire de ces dames de l'Académie. Il les mettait sans vergogne sur la sellette et Mme Guiard tout spécialement. Les petits vers dont il émaille sa prose ne sont pas sans analogie avec ceux des fameux couplets.

Après avoir feint d'être introduit au Salon, avant l'ouverture au public, « par le valet de chambre du secrétaire d'un honoraire qui connaît des suisses, » Critès parle de Houdon, de Debucourt, de Vincent, salue avec respect la *Tempête* de Vernet, admire avec quelle vérité Mme Lebrun a rendu les traits de M. de Calonne et vante sa *Bacchante*, celle-là même si agréablement gravée en couleurs par le comte de Paroy : « Je baisai d'intention son sein, sa belle

1. Gorsas, né à Limoges en 1751, mort guillotiné à Paris, le 7 octobre 1793. Publiciste, orateur populaire, fut l'un des promoteurs des insurrections des 5 et 6 octobre 1789, 20 juin et 10 août 1792. Député à la Convention, siégeant parmi les Montagnards, il se sépara d'eux, fut proscrit avec les Girondins et périt sur l'échafaud.

2. *Promenades de Critès au Salon de l'année 1785.* Londres et Paris. (Bibl. de l'Arsenal.)

bouche et ses genoux d'albâtre, qu'il faut bien trouver trop gros puisque tout le monde le veut, mais j'aime les gros genoux, moi ! »

Il arrive enfin à Mmes Guiard et Vallayer-Coster. « Il y avait deux belles dames dont je n'avais pas encore dit un mot; ce n'était pas fort galant, mais je compte sur leur indulgence, puisqu'elles savent *comment* et *comme* cela m'avait été impossible. D'ailleurs, quoique mon éducation ait été fort négligée, puisque je ne sais pas danser, que j'abhorre le *figarotisme* et que je n'ai guère plus d'esprit qu'un commis, je suis assuré cependant qu'elles ne présument pas assez mal de mon goût pour croire que je préférerais les contorsions d'une hideuse Alcmène... à la conversation de deux femmes aimables qui sont jolies, qui peignent comme Minerve, et peut-être comme leur sœur Euphrosine (Mme Vigée-Lebrun), et qui accompagnent sur le luth les hymnes qu'elles chantent à l'Amour.

» Enfin, belles dames, soyez assurées que vous m'avez souvent distrait agréablement pendant mes promenades, et ne me faites pas l'injure d'imaginer que je n'aie

D'une œillade à la dérobée
Convoité parfois vos attraits;
Qui plus est, mesdames, j'avais
Déjà regretté Carle en voyant Amédée.
De Coigny, de l'Amour, j'avois vu les portraits;
Par mes mains de Vernet la tête couronnée
D'Antoinette elle-même a reçu les honneurs;
J'avais baisé celui dont les crayons flatteurs
Sont conduits par l'Amour et peignent Dionée.
A ton père, Guiard, j'avois jeté des fleurs.
Sensible aux justes douleurs
D'une reine abandonnée
Pour le fugitif Énée,
Avec Saint-Huberti j'avois versé des pleurs.
J'avois à ses transports connu les traits d'Orphée.
Enfin Aréthuse en pleurs
M'avoit en gémissant conduit au chien d'Alphée[1].

1. Des notes explicatives du critique éclairent ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans sa poésie : Amédée, c'est *Amédée Vanloo*, peint par Mme Guiard; Coigny, c'est *Mlle de Coigny*, peinte en Amour par Mme Vallayer-Coster; plus loin, les portraits de *Cochin* et de *Vernet*, par Mme Guiard, puis une allusion au buste de *Labille*, père de Mme Guiard, par Pajou, au portrait de la *Saint-Huberti*, par Mme Vallayer-Coster, au *Chien d'Alphée*, par la même, et au *Grétry*, de Mme Lebrun. (Voir *L'Ane promeneur* ou *Critès promené par son âne*, in-8°. 1785.)

» J'avois aussi souri à votre portrait, belle Guiard, mais j'y admirai encore cette touche hardie, ces détails heureux et piquants, cette finesse qui jette sur la vérité une gaze transparente et légère, qui ajoute un nouveau prix à ses appas. J'avois envoyé des baisers à deux minois fripons sur lesquels l'œil se repose délicieusement et de la bouche desquels on auroit tant de plaisir à s'entendre dire le joli mot que vous inspirez et que vous avez prononcé quelquefois avec émotion, n'est-il pas vrai, belle Guiard ?... Mais je me sens ému moi-même. Ah ! Guiard ! Guiard ! Il faut fuir vos yeux, il le faut, car ce matin encore

L'Amour..., oui l'Amour, je vous jure,
En tirant les cartes, a vu
Écrit, mais là, comme dans l'Écriture,
Qu'en vous voyant, même en peinture,
Mon pauvre cœur, par trop ému,
Seroit mis en déconfiture. »

Continuant sur ce ton de persiflage, Critès, dont on croit entendre le rire moqueur ponctuer ses compliments exagérés aux dames artistes et aux ouvrages exposés par elles, se pose en beau Pâris embarrassé de décerner le prix :

« ... Encore une fois, femmes aimables il faut bien que je vous fuye... Jugez-en vous-mêmes, toutes les trois charmantes, toutes les trois élèves et favorites de Minerve, toutes les trois... que deviendrois-je ?

Nouveau Pâris, mesdames, si j'avois
A choisir entre les trois Grâces,
Fort embarrassé je serois,
Car d'oser marcher sur les traces
Du beau berger dont Cypris eut la voix,
Et l'eut..., hélas on sait comme,
Je ne saurois, en honnête homme.
Pour si peu, Critès aux abois ?
Viens-ça, nigaud ; compte un peu sur les doigts
Combien ces dames sont en somme.
Combien ? Vallayer un, Lebrun deux, Guiard trois.
Eh bien, nigaud, de Paris jusqu'à Rome
Le plus nigaud, à quoi bon faire un choix ?
Trois elles sont..., en trois partage-leur la pomme ! »

Les académiciennes furent-elles bien satisfaites de cette critique rimaillée et de sa publication ? il est permis d'en douter. Mme Lebrun,

qui avait au Salon de 1785 l'exposition la plus brillante, et surtout le portrait particulièrement soigné de son ami, M. de Calonne, en habit de satin noir, était en butte aux calomnies des badauds et aux jalousies de ses rivales moins favorisées ; elle s'en plaint amèrement dans ses *Souvenirs* :

« Quoique je fusse, je crois, l'être le plus inoffensif qui ait

PORTRAIT DE FEMME AGÉE, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée de Marseille.)

jamais existé, j'avais des ennemis. Non seulement quelques femmes m'en voulaient de ne pas être aussi laides qu'elles [à vous, madame Vallayer-Coster !], mais plusieurs ne me pardonnaient pas d'avoir la vogue et de faire payer mes tableaux plus cher que les leurs [attrapez ça ! madame Guiard]. Il en résultait contre moi mille propos de toute nature dont un surtout m'affligea profondément. Je fis le portrait de M. de Calonne et je l'exposai au Salon de 1785... Tous m'accusaient de vivre en liaison intime avec lui... Un nommé

Gorsas, que je n'ai jamais vu ni connu, vomissait des horreurs contre moi... »

Malgré l'insinuation de Mme Lebrun, nous voulons croire que Mme Guiard n'était pour rien dans la phrase perfide soi-disant écrite par une dame, au sujet de ce portrait de M. de Calonne :

« C'est ici que Mme Lebrun a touché le plus en maître ; c'est ici où il y a le plus de difficultés vaincues et, il le faut avouer, c'est dans cette occasion qu'elle s'est rendue le plus entièrement *maîtresse* de son sujet. »

Toutes les critiques n'étaient pas de ce ton, mais on opposait sans cesse les deux femmes peintres l'une à l'autre. C'est ainsi que, dans un compte rendu du Salon de 1785, le *Journal général de France*[1] leur fait une équitable distribution de louanges :

« Peu de peintres sont faits pour attirer la foule des admirateurs comme Mme Lebrun. Notre admiration pour elle n'est cependant pas exclusive et nous ne prenons pas le ton de ces enthousiastes qui crient dans le Sallon, dans les jardins publics, dans les cafés : *Madame Lebrun a écrasé Roslin ; elle vaut mille fois mieux que Duplessis, Vestier n'en approche pas, elle triomphe de Madame Guiard...* Chaque peintre distingué a son mérite, qui ne détruit pas celui de l'autre. Richesse et brillant dans les couleurs, grâce et nouveauté dans les attitudes, goût exquis pour les ajustemens, telles sont les parties qui caractérisent les rares talens de Madame Lebrun. Cela n'empêche point que Madame Guiard ne mérite de grands éloges par la résolution de ses effets, par la fermeté et la facilité de son exécution. Son talent répond à la forme d'une Diane, celui de Mme Lebrun tient à la forme d'une Vénus. Mme Guiard s'est peinte en pied, ayant derrière elle deux élèves. Cet ouvrage a le plus grand succès et le mieux mérité. Le portrait de M. le Contrôleur, ceux de Mme de Crussol et de Mme Grammont-Caderousse, par Mme Lebrun, ont reçu les plus justes applaudissements. Ainsi ces deux dames sont deux célèbres rivales, qui ont des droits égaux à l'admiration publique. »

A chaque Salon, la lutte s'accentue entre les deux artistes dont les ouvrages passionnent et partagent la foule des amateurs. A celui de 1785, Mme Guiard fait un effort méritoire pour ne pas se laisser distancer par sa concurrente et montre d'abord le portrait « criant de vérité » d'*Amédée Vanloo*, le second de ses morceaux de réception

1. Bibliothèque de l'Arsenal (Recueil de critiques sur les tableaux exposés au Salon du Louvre en 1785).

MADAME LADILLE-GUIARD PINX. FORTIER-MAROTTE

LA COMTESSE DE FLAHAULT

(COLLECTION DE MADAME LA MARQUISE DE LA VALETTE)

maintenant au Louvre. Elle exposait aussi ceux de deux de ses amis, *Joseph Vernet* et *Charles-Nicolas Cochin*, deux hommes de talent, deux artistes de cour, qu'avait liés la grande entreprise des *Ports de mer de France*, si adroitement composés et peints par le premier, et gravés à l'eau-forte avec tant d'adresse par Cochin : « Trois artistes, disait Bachaumont, qui ne prêtent rien moins qu'aux grâces et à la gentillesse du faire, mais exigent une touche réfléchie et vigoureuse. » Cette qualité, il la trouve chez Mme Guiard dont il admire le pinceau sévère, plus propre à rendre les têtes « pensantes et profondément occupées que les affections frivoles des gens du monde ».

Minos au Salon n'est pas moins louangeur, en constatant les applaudissements qu'ils ont provoqués : « M. Vanloo parle, agit et sort vraiment de son cadre. » Détail touchant, preuve d'amitié que constate le livret : le portrait de M. Vernet, peintre du Roi, appartenait à M. Cochin, et le portrait de M. Cochin, graveur du Roi, à M. Vernet.

L'artiste ne s'était pas bornée là. Elle exposait les gracieuses images de quelques jolies Parisiennes : *Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre*, *Mme Dupin de Saint-Julien*, enfin *Mme la comtesse de F****, c'est-à-dire de Flahaut, belle-sœur de la comtesse d'Angiviller, portrait que l'on aperçoit fort bien placé dans l'estampe de Martini, au-dessous de celui de la baronne de Crussol.

De toutes les jolies femmes qui ont posé devant Mme Guiard, la plus gracieuse nous semble avoir été Mme la comtesse de Flahaut[1]. Bien qu'il eût paru sous le voile de l'anonyme, la critique du temps nous apprend que le portrait exposé auprès du sien était celui de *Mme la comtesse de Flahaut, tenant sur ses genoux son fils, âgé de trois mois, qui joue avec le portrait en médaillon de Mme la comtesse d'Angiviller.*

Quel était donc ce charmant modèle ? La spirituelle Mme Filleul, née du Buisson de Longpré, distinguée, dit-on, de Louis XV, avait deux filles. On fit épouser l'aînée, dont le roi passait pour être le père, à Abel Poisson, marquis de Marigny, mariage qui se fit après la mort de sa sœur, Mme de Pompadour, et l'on maria la cadette, au sortir du couvent, au comte de Flahaut de la Billarderie, maréchal de camp, frère du comte d'Angiviller.

1. Adélaïde-Marie-Émilie Filleul, comtesse de Flahaut, puis marquise de Souza-Botelho, est née à Paris le 14 mars 1761 et morte en la même ville le 20 avril 1836.

« Mme de Flahaut avait, suivant Mme Lebrun, — et son portrait ne la dément pas, — une jolie taille, un visage charmant, les yeux les plus spirituels du monde, et tant d'amabilité qu'un de mes plaisirs était d'aller passer la soirée chez elle, où le plus souvent je la trouvais seule. »

Le ménage ne fut pas longtemps uni. M. de Flahaut, l'une des premières victimes de la Révolution, périt sur l'échafaud, rendant la liberté à sa jeune femme qui, pour s'émanciper, n'avait pas attendu le veuvage. Sa liaison avec Talleyrand, évêque d'Autun, est notoire. N'est-ce pas elle qui fut si émue, rapporte Sainte-Beuve, de recevoir, certain soir de février 1791, le testament de *son évêque*, qui la faisait sa légataire universelle? Talleyrand ne se tua pas, — en avait-il jamais eu l'intention? — et continua à passer ses soirées chez Mme de Flahaut. Quand la Révolution s'accentua, la charmante veuve emmena son fils, alors âgé de sept à huit ans, en Angleterre, en même temps que Talleyrand y allait, chargé d'une mission diplomatique, et plus tard en Allemagne. Elle y vivait du produit de sa plume, quand, à Hambourg, elle rencontra le marquis de Souza, qu'elle devait épouser. C'est sous ce nom qu'elle a écrit de jolis romans, dont son chef-d'œuvre, *Adèle de Senanges*, qu'on lit encore.

L'enfant que Mme Guiard peignait auprès de sa mère en 1785, âgé seulement de quelques mois, est le même Flahaut qui, engagé dans un corps de cavalerie, suivit tout jeune Bonaparte en Italie, se distingua dans nombre d'occasions et fut fait général de division après Leipzig. C'est le comte de Flahaut, distingué par Hortense de Beauharnais — la reine Hortense, — que nous avons connu grand chancelier de la Légion d'honneur sous le second Empire.

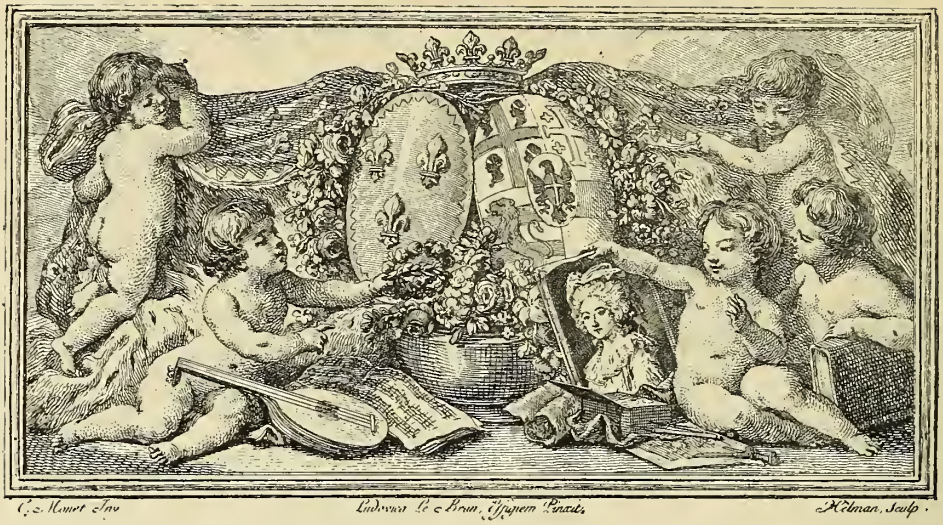
Mais revenons au tableau de Mme Guiard, qui semble avoir, au Salon de 1785, conquis tous les suffrages. Après avoir noté les cris de surprise et d'admiration qu'il arrache aux visiteurs, le continuateur de Bachaumont s'exprime ainsi :

« Entre les femmes, elle (Mme Guiard) semble ne choisir que celles qui sont de son genre. On remarque une comtesse, avec son fils âgé de trois mois, fraîche comme Flore, belle comme Vénus, mais chaste comme Pénélope et dont l'habitude du corps annonce la vertu conjugale dans toute sa pureté la plus parfaite, comtesse si modeste qu'elle a voulu rester anonyme, quoique sa figure ne puisse qu'exciter la curiosité des amateurs. »

Sans nous porter garant de la vertu conjugale des femmes du XVIIIe siècle, applaudissons à l'éloge de leur beauté, nullement exa-

gérée en ce qui concerne la comtesse de Flahaut. Elle est mieux que jolie, charmante; l'œil noir est vif, la bouche sensuelle et la physionomie des plus spirituelles, comme le remarquait Mme Lebrun, qui n'aurait pas mieux compris certainement que Mme Guiard ce groupe de tendresse, composé d'une mère et de son fils. Cette peinture, où Mme de Flahaut est représentée les cheveux poudrés et vêtue d'un corsage de satin plein de promesses, retrouverait sûrement, à cent vingt ans de distance, le vif succès qu'il eut alors.

Mme LA COMTESSE DE CYPIERRE NÉE THÉLUSSON
PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de M. le baron Marochetti.)



III

Comme tous les artistes, Mme Labille-Guiard prit plaisir à se représenter, en miniature, au pastel, sur toile, et, fait bizarre, faut-il dire excès de modestie, pas un de ses portraits ne fut gravé de son temps. Dans la fleur de son printemps, elle apparaît toute blonde, de formes délicates dans leur grâce un peu longue, et d'une carnation fraîche que le doux éclat du pastel semble fait pour traduire. Plus tard, elle est occupée à peindre, dans la jolie toile ovale exécutée avant sa réception à l'Académie et qui figura au Salon de 1783. On la trouva très ressemblante.

Deux ans encore, et c'est dans son triomphe d'académicienne et de professeur qu'elle se montre, assise à son chevalet, ses deux élèves préférées auprès d'elle, toile qui fit sensation au Salon de 1785. La poésie même s'empressa de la célébrer.

Le plaisir, chaque jour, me ramène au Salon;
Et chaque jour, avec ivresse,
J'y revois les travaux des enfants d'Apollon.
Mais un charme secret me reporte sans cesse
Devant cette aimable maîtresse,
Que suit, en l'admirant, l'œil de ses nourrissons.
Tel est du vrai talent la puissance suprême.
J'ai vu, dans ce tableau, la peinture elle-même

Donnant ses augustes leçons.
C'est la déesse dans son temple,
Qui présente à la fois le précepte à l'exemple;
Dans le plus bel accord c'est la nature et l'art.
Enfin c'est un chef-d'œuvre, et plus on le contemple,
Plus il enchaîne le regard...[1]

La critique en prose ne se montra pas moins enthousiaste pour le portrait de Mme Guiard, son beau ton de couleur, et l'énergie de son exécution :

« Il est d'une beauté ravissante, écrit le *Peintre Anglois*, d'une touche agréable et d'une vérité étonnante; les étoffes sont bien peintes, enfin c'est la nature! Cette artiste est d'un mérite très distingué et très rare, puisqu'elle a su joindre aux grâces de son sexe la vigueur et la force qui caractérisent les ouvrages de l'homme. »

Bachaumont, ou plutôt son continuateur, n'est pas moins élogieux. Après avoir rappelé qu'au Salon précédent il s'était surtout enthousiasmé sur les brillantes qualités de Mme Lebrun, il ajoute : « C'est aujourd'hui Mme Guiard, dès lors la serrant de près, qui triomphe et fait entourer ses productions avec ces cris de surprise et de ravissement involontaires qui ne s'arrachent que par un mérite réel et éclatant.

» Celle qui frappe le plus et le sujet de l'admiration générale, est un tableau historié où elle s'est figurée elle-même en pied, occupée à peindre, avec deux de ses élèves derrière elle, considérant l'ouvrage de leur maîtresse et épiant, pour ainsi dire, le moment de surprendre le secret d'un si rare talent. Unité d'action, plan net, intention bien sentie, beau choix de nature, attitudes variées, vraies et naturelles, grande intelligence du clair-obscur, tons sûrs, coloris harmonieux, accord de la grâce et de la vigueur, tout ce qu'on peut désirer se trouve réuni dans cette composition savante et digne des plus habiles maîtres. »

Voilà des éloges sans restriction et qui paraissent sincères. « Sa femme occupée à peindre, dira *Minos au Salon*, est faite pour honorer un grand maître. » Ailleurs, il sera question de cette « touche ferme et vigoureuse qui paraît au-dessus de son sexe », louange qui semble comporter comme une arrière-pensée. A cet égard, l'*Avis important d'une femme sur le Sallon de 1785* est tout à fait original :

1. *Vers à Madame Guiard sur le Sallon de 1785* (Cabinet des Estampes, collect. Deloynes, pièce ms.).

« C'est un homme que cette femme-là, entends-je dire sans cesse à mon oreille. Quelle fermeté dans son faire, quelle décision dans son ton et quelle connaissance des effets, de la perspective des corps, du jeu des groupes et enfin de toutes les parties de son art ! C'est un homme, il y a quelque chose là-dessous : c'est un homme ! Comme si mon sexe était éternellement condamné à la médiocrité et ses ouvrages à porter toujours le cachet de sa débilité et de son antique ignorance. Que je vous remercie pour ma part, victorieuse émule des Rosalba ! Vous êtes déjà l'objet de la jalousie et l'espérance de notre sexe. Encore un pas et vous en deviendrez l'éternel honneur....

» Votre portrait est digne de tous les éloges. Il est grandement composé dans toutes les belles convenances de l'histoire et avec tous les agrémens d'un tableau de genre. Votre groupe est savant. La tête de femme en avant est d'un faire et d'une expression admirables et se détache bien de la figure qui lui sert de fond. Vos étoffes sont brillantes et fraîches, vos détails partout soignés et pleins de goût.... »

Devant ces descriptions, on conçoit quelle fût notre impatience à retrouver un morceau si capital. Or, la trace en était perdue depuis l'exposition organisée par le baron Taylor, en janvier 1848[1].

Dans le compte rendu de l'*Illustration*, le journaliste opposait à la figure irrégulière de Mlle Mayer, par Prud'hon, les traits calmes d'une autre femme peintre, « aimée aussi par son maître, mais qui devint son épouse, Mme Guiard, femme de Vincent... »

Depuis, le tableau avait disparu et nous l'avions réclamé vainement aux plus documentés des écrivains d'art, quand un hasard heureux nous le fit découvrir chez Mme veuve Griois. Sa présence s'y explique de la façon la plus naturelle, par l'alliance d'un Griois avec Suzette Vincent, la sœur du peintre. Mme Guiard n'ayant pas eu de postérité de son mariage avec Vincent, son portrait s'est retrouvé dans la succession de son mari.

La première impression est des plus agréables. Du groupe de ces trois femmes se dégage toute une harmonie de tons et comme un sentiment de fraîcheur. C'est la déesse de la peinture elle-même qui semble s'être représentée dans une apothéose de lumière blonde, de l'exécution la plus délicate. Mme Guiard, vêtue d'une élégante toilette d'été, en robe de satin gris bleu changeant, décolletée, le

1. Exposition au profit de la Caisse de secours de la Société des Artistes, Bazar Bonne-Nouvelle, janvier-février 1848.

corsage agrémenté de dentelles, un grand chapeau de paille garni de rubans et de plumes blanches sur la tête, est assise devant la toile posée sur son chevalet, la palette et le pinceau à la main, et elle semble donner une leçon à ses deux élèves favorites, la rieuse Gabrielle Capet et la belle Rosemond, plus tard Mme Bervic. Cette dernière, réellement très jolie, avec ses yeux noirs et ses traits réguliers, tient par la taille la blonde Capet, placée en avant, coiffée d'une sorte de bonnet normand tuyauté de tulle. Mme Guiard est blonde, légèrement poudrée ; les yeux sont bleus, le nez aquilin, et la bouche esquisse un sourire. Dans le fond s'aperçoit le buste de Labille, son père, et une statuette de Vestale.

Tel est ce morceau capital, le plus important de l'artiste. Tout est séduisant dans ce tableau aimable, tout y sourit, la maîtresse et ses élèves. C'est une des plus agréables toiles du XVIIIe siècle et qui justifie ce mot, rapporté par le regretté marquis de Chennevières dans un de ses discours, que le « portrait de 1785 de cette femme célèbre suffirait seul à l'immortaliser ».

* * *

La présence de ses élèves dans ce grand portrait, le goût de l'enseignement qu'elle manifesta de bonne heure, nous amène à dire quelques mots de l'atelier pour jeunes filles que Mme Guiard avait ouvert et de la sanction que celles-ci trouvaient à leurs essais.

De temps immémorial, le jeudi de l'octave de la Fête-Dieu, la place Dauphine servait de lieu d'exposition aux jeunes artistes, qui pouvaient, ce seul jour de l'année, produire leurs œuvres en public, jour d'émotion et de joie pour toute cette jeunesse. On y venait en foule, bourgeois, seigneurs, artistes, oisifs surtout. Charles Coypel aimait à y parader en carrosse, et Wille ne manquait jamais de s'y rendre : c'était la première floraison du talent naissant, l'apparition du bouton de rose qui, parfois, ne fleurissait pas.

Certain jeudi de juin 1783, la place était particulièrement animée. Pareilles aux neuf Muses, neuf élèves de Mme Guiard exposaient, qui des études d'après l'antique, qui des portraits, surtout le leur, et ces demoiselles ne craignaient pas, en venant juger de l'effet, de faciliter la comparaison entre l'original et la copie.

« Tous les ans, à la petite Fête-Dieu, dit un témoin oculaire, rimeur bienveillant[1], il y a exposition de tableaux à la place Dau-

1. *Aux auteurs du « Journal de Paris »* (Cabinet des Estampes, collection Deloynes, pièce ms.).

phine, qui décorent les environs d'un reposoir qu'on y construit. C'est là où tous les jeunes gens qui ne sont encore attachés à aucune Académie viennent s'essayer et pressentir le goût du public. Celle-ci a été plus nombreuse que de coutume et, par une singularité rare, il y avait des morceaux de neuf élèves de Mme Guiard, toutes très jolies et annonçant des talents, ce qui n'a pas peu contribué à attirer la foule...

» Ces demoiselles forment entre elles l'assemblage des neuf muses au berceau, dont Mme Guiard est l'institutrice... Mlle Capet, qui a réuni en sa faveur tous les suffrages, et ses compagnes moins avancées qu'elle, n'ont pas moins droit à nos suffrages.

Frémy, j'aime à te voir, dans un style profond,
D'un chevalier français tracer l'ardeur guerrière.
Ta main ingénieuse a saisi sur son front
Cette noble fierté qui fait son caractère.
Capet, à la nature arrache ses secrets.
Dans le temple des Arts, à peine encore admise,
La toile sous sa main déclarant ses progrès,
A notre œil chaque jour prépare une surprise.
Son portrait, où l'esprit prête à la vérité,
De son génie ardent est l'image fidèle.
Au milieu des neuf sœurs, d'un air majestueux
Comme un lys au milieu des beaux jardins de Flore,
La belle Rosemond semble fixer les yeux;
Elle est belle et n'en est que plus modeste encore.
Sa ravissante main, promenant son pinceau,
Voudrait d'un front ridé peindre la sécheresse.
Son génie, éclairé par un charme nouveau,
Prêterait des appas aux traits de la vieillesse.
Ces muses au berceau cultivent leur talent,
L'art lui-même, étonné de leurs soins vigilants,
Obéit à leur voix et devient leur ouvrage.
Guiard, je vois ton nom braver le cours des ans,
Et briller à jamais au temple de Mémoire.
Je veux le célébrer..., mais tu me le deffens.
Le Louvre, mieux que moi, parlera de ta gloire.

En 1784, l'affluence des promeneurs est si grande à l'Exposition de la Jeunesse, qu'il devient difficile d'approcher des portraits exposés par Mlles Capet, Alexandre, Rosemond et autres. Mlle Capet est toujours celle dont « la touche et le dessin sont le plus sûrs ».

Un autre critique, deux ans après, armé de sa lorgnette, trace ce joli tableau : « J'entre, le jeudi 22 juin 1786, dans la place Dauphine, et mon premier soin est de faire le tour de la galerie. J'aperçois un grand nombre de portraits, je les examine et j'entends répéter : C'est le portrait de Mlle *** peint par elle-même ; on peut juger des ressemblances, car les originaux sont ici : regardés aux fenêtres, vous les verrés. Je lève les yeux et je vois, en effet, une demie douzaine de balcons chargés de jeunes personnes parées, les unes de leur charme naturel, les autres de tous les embellissemens de la toilette, et j'avouerai que ce spectacle me semblait pour le moins aussi intéressant que celui dont il m'avait détourné. »

Si l'art ne trouvait pas grand profit à ces déballages, du moins ne s'ennuyait-t-on pas place Dauphine, le jeudi de l'octave de la Fête-Dieu. Toutefois des critiques moroses estimaient trop nombreux « les philosophes » rôdant aux environs, attirés par la chair fraîche. Un rigoriste considérait comme un meurtre d'encourager ces « virtuoses femelles » dans les feuilles publiques, qu'« un tel art est pernicieux pour les personnes du sexe, leur fait perdre une pudeur précieuse, leur plus bel ornement, et les entraîne presque toujours dans le libertinage ».

Bachaumont, qui rapporte ce propos, dit au contraire qu'il serait fort regrettable pour la peinture d'être privée des « Minerves modernes », qu'il est des parties où les femmes sont plus aptes à briller que les hommes dans les arts comme dans les lettres, et que tout ce qui tient « aux grâces et à l'enjouement est par essence de leur domaine ». Et il donne comme exemple les trois femmes artistes du temps, Mmes Coster, Guiard et Lebrun.

Sans discuter ici le plus ou moins d'intérêt pour les jeunes filles à se lancer dans la carrière des arts, nous devons reconnaître que Mme Guiard, par son exemple et la dignité de sa vie, fut professeur excellent en même temps qu'amie dévouée.

« Ses soins pour ses élèves, dit Lebreton dans sa notice nécrologique, ne peuvent se comparer qu'à ceux d'une mère. Elle jouissait avec délices de leurs progrès et ce n'est point par un retour d'amour-propre, ni même par bonté naturelle, qu'elle prenait tant d'intérêt aux jeunes personnes qui fréquentaient son atelier. Toujours elle avait été tourmentée du défaut absolu où nous sommes d'institutions qui pussent offrir des ressources honnêtes aux jeunes filles privées de fortune. Elle ne s'était pas contentée de faire tout ce que ses moyens lui permettaient pour diminuer cette source d'infortune et

de corruption publique. Dans le temps de ses plus brillants succès, elle s'était occupée d'un plan dont le bienfait se serait étendu à toute la société. M. de Talleyrand, à qui il avait été communiqué, lui en rendit, dans son beau rapport sur l'Instruction publique, un solennel hommage. »

L'autorité de Mme Guiard, son intelligence, ses idées, ses qualités de coloriste, la rendaient très apte, on le voit, à diriger un atelier de jeunes personnes se destinant aux arts. On nous assure qu'il se trouvait rue de Ménars, dans la maison Griois, tout proche la rue de Richelieu où habitait leur professeur. C'est là que se réunissaient pour dessiner et peindre nos jolies exposantes de la place Dauphine : Mlles Verrier, Alexandre, les sœurs Guéret, les demoiselles Le Roux de La Ville, Mlle Rosemond, etc., qui n'ont pas laissé dans l'art, il faut le dire, une trace bien profonde.

La carrière de la jolie Mlle Carreaux de Rosemond ne fut pas longue. Mariée le 2 janvier 1788 au graveur Bervic, l'un des meilleurs élèves de Wille, qui rappelle dans son *Journal* le dîner qu'il donna à cette occasion, elle mourut la même année.

Les demoiselles Le Roux de La Ville, qui débutèrent au Salon de 1791, sont plus connues. L'aînée, qui épousa un littérateur du nom de Benoist, devint élève de David. Elle exposa aux divers Salons de la Révolution et reste presque célèbre par sa liaison avec Demoustiers, qui en fit son *Émilie*. De toutes les élèves de Mme Guiard, la seule dont le talent fut supérieur était en somme Mlle Capet.

* * *

Marie-Gabrielle Capet[1], née à Lyon le 6 septembre 1761, l'élève préférée de Mme Labille-Guiard, a fait avec succès du pastel, de la peinture et surtout des miniatures. On louait volontiers l'air de vérité de ses pastels. Sans avoir le moelleux de celle de Mme Guiard, sa peinture est très fraîche de ton, et ses portraits, tout à fait dans la manière de sa maîtresse, sont pourtant moins adroits dans le maniement du pinceau. Mme Guiard, séparée de son mari, l'avait constamment auprès d'elle, et nous croyons que, jusqu'à son mariage avec André Vincent, elle resta sa commensale. L'emmenait-elle, quand elle allait faire du pastel à la Cour ? Tels portraits de

1. Paroisse d'Ainay. « Le 8 septembre 1761 a été baptisée Marie-Gabrielle, née le 6 dudit mois, fille légitime de Henri Cappet, domestique, et de Marie Blanc, son épouse ...., parrain Jacques Garbe, concierge de la prison de l'Archevêché et marraine Gabrielle Savatey, épouse de J.-B. Monet, domestique. »

Mesdames Adélaïde et Victoire de France, gravés par Miger d'après les dessins de Mlle Capet, pourraient le faire croire et avoir été exécutés d'après nature, aux côtés de son professeur.

PORTRAIT DE Mlle GABRIELLE CAPET, PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Collection de M. Sigismond Bardac.)

C'est Gabrielle Capet que Mme Guiard a placée au premier rang dans son grand portrait de 1785, et c'est encore son élève, devenue son amie, que sur la fin de sa vie elle représenta si délicieusement expressive au Salon de l'an VI (1798), peignant la miniature. Mlle Capet exposait à ce même Salon celle du *Citoyen Vincent*. Elle était de la famille.

Gabrielle Capet a aimé copier les œuvres de Mme Guiard. C'est ainsi qu'on voyait la miniature de *La citoyenne D*** tenant un enfant dans ses bras*, au Salon de l'an VII, en même temps que la peinture originale y était exposée. A noter encore les portraits du peintre *Suvée*, grand ami des Vincent, de *Meynier*, élève de ce dernier, de *Mlle Mars*, épouse de Monvel, et mère de la célèbre actrice Mlle Mars, de *Houdon travaillant au bronze de Voltaire*, exposé en 1800; du peintre *Pallière*, en 1802. Le *Marie-Joseph Chénier* au pastel, que nous avons vu, est très modelé, très vivant. On dit son portrait du trésorier royal *Griois* de premier ordre.

Mlle Capet a également peint (1806) le portrait de *Ch.-Simon Miger* qui l'a gravé lui-même en le signant de l'anagramme *Régim*. Ce graveur, élève de Cochin, avait épousé en premières noces une demoiselle Griois, dont le frère, Marie-François Griois, alors secrétaire de Savalette de Langes, garde du Trésor royal, épousa en 1766 Suzette Vincent, sœur du peintre, que Fragonard a peinte adorablement.

Lebreton, dans sa notice sur Mme Guiard, vante le talent de Mlle Capet, « qui s'est distinguée par des pastels et des miniatures du plus rare mérite ».

Touchant souvenir d'une scène dont elle avait pu être le témoin dans sa jeunesse trente ans auparavant, Mlle Capet exposa en 1808 un tableau où elle chercha à représenter *Feu Mme Vincent, occupée à faire le portrait de M. le sénateur Vien*. Seulement une révolution s'était faite dans l'intervalle, non seulement en politique, mais en peinture. Gabrielle Capet est morte à Paris, rue de l'Abbaye, 16, le 1er novembre 1818.

*
* *

Bien que l'on retrouve dans les livrets des Salons, peintes par Mme Labille-Guiard, plusieurs femmes élégantes de la société parisienne, la comtesse de Clermont-Tonnerre, la vicomtesse de Caraman, la vicomtesse de Gand, entre autres, tous ses portraits importants sont loin d'avoir figuré aux Expositions de l'Académie, et par là restent fort difficiles à connaître, dispersés qu'ils sont dans les familles. L'un des meilleurs est un *Duc de Choiseul*, d'allure intime, de la collection du vicomte d'Harcourt. Peu de portraits le dépassent en intérêt historique, quand on songe à la place que le grand ministre a tenue sous le règne de Louis XV. Son exil restera l'époque la plus brillante de sa vie. Sa popularité était si grande

que les traits de l'illustre ministre se voyaient sur toutes les tabatières. Les visites de ses amis à Chanteloup, son inépuisable gaieté et un fond de légèreté naturelle l'aidèrent à supporter sa disgrâce. Aussitôt roi, sur le désir de Marie-Antoinette, Louis XVI

PORTRAIT DU DUC DE CHOISEUL, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de M. le vicomte d'Harcourt.)

lui accorda la permission de revenir à la Cour. Comme il est peu vraisemblable que Mme Guiard, fort jeune alors, ait fait le voyage de Chanteloup pour le peindre, c'est donc après 1774 et avant 1785, date de sa mort, que doit se placer l'exécution de cette belle toile.

« Le duc de Choiseul n'avait aucun des avantages de la figure ; ses succès ne lui permirent pas de les regretter. Sa laideur était

piquante à force d'annoncer de l'esprit; sa gaieté vive et naturelle; ses manières franches, ouvertes, souvent tranchantes... »

C'est bien ainsi que l'artiste a compris cette spirituelle laideur. Dans son cabinet, sans pose officielle, le nez en l'air, souriant, le duc de Choiseul est assis auprès d'un bureau orné de cuivres dorés, celui, sans doute, acquis par le duc d'Aumale pour Chantilly. Il est en costume du matin, robe de chambre de cachemire blanc doublée de satin blanc, la culotte rouge non bouclée, la coiffure en ailes de pigeon, sur un de ces délicieux fauteuils de bureau en bois doré, sculpté et canné, qui font la joie des collectionneurs[1]. Le visage est animé, coloré, vivant. C'est le grand seigneur et c'est l'homme pris dans le négligé élégant de la vie. Quant à la peinture, claire et brillante, c'est l'un des meilleurs ouvrages de notre artiste.

Le portrait de *Mme de *** faisant de la musique*, du Salon de 1787, nous paraît s'identifier avec celui de *Mme de Selve*, dont Mme Guiard avait étudié les traits au pastel deux ans auparavant. Il est daté de cette même année, c'est-à-dire de son meilleur temps, alors qu'elle travaillait au portrait de Mme Élisabeth. Au moment où Mme Guiard l'a peinte, la comtesse de Selve était une jeune femme de vingt-huit à trente ans peut-être, au teint coloré, à la physionomie animée et spirituelle. Elle est assise, vêtue d'une robe de velours gris aux reflets chatoyants, échancrée sur la poitrine garnie de dentelles. Les yeux bruns regardent de face, la bouche est d'un dessin exquis ; la figure bien parisienne, aux cheveux relevés à la mode du temps et en poudre, est surmontée d'une large toque de velours assortie à la robe, qu'ombrage une plume d'autruche ; une main reste dans la pénombre, l'autre feuillette un cahier de musique posé sur un guéridon en bois de rose.

L'œuvre, d'une élégance supérieure, est placée dans le salon de Mme de Polès, en pendant du portrait de la marquise de Puységur en laitière, par Mme Lebrun, figure charmante aussi ; l'inévitable comparaison s'imposerait, mais ne tombons pas dans les redites : le portrait peint par Mme Guiard, à la fois solidement dessiné et de couleur séduisante, pourrait la subir avec avantage, et vaut n'importe quelle œuvre de son temps, si séduisante soit-elle.

Qu'on se rappelle la tête ingrate, mais si vivante, de femme âgée, du musée de Marseille, qui figura à la Centennale, ou que l'on se reporte au portrait de la *Comtesse de Cypierre* née *Thélusson*, belle personne à la gorge opulente, à la haute coiffure, du château de

1. Ce fauteuil est conservé dans la collection de M. J. Doucet.

Vaux, l'artistique manoir du baron Marochetti, on doit reconnaître que l'artiste peignait également bien la bourgeoise et la femme du monde. C'est pourtant de ce dernier côté qu'allèrent ses préférences, et les portraits de la *Vicomtesse de Caraman*, de la *Duchesse de*

PORTRAIT DE LA COMTESSE DE SELVE, PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Collection de Mme de Polès.)

Narbonne, de la *Comtesse de Clermont-Tonnerre*, de la *Marquise de La Valette* pinçant de la harpe, et d'autres femmes de qualité tenant à la Cour, marquent sa prédilection pour la société. Nous avons vu, chez le comte de Blangy, daté de 1784, le portrait au pastel d'une toute jeune *Princesse de Béthune*, un bouquet de lilas au corsage, qui est bien la chose la plus printanière qu'on puisse rêver.

L'artiste semble avoir peu travaillé, en revanche, pour le théâtre, et les déesses de l'Opéra, si richement entretenues alors, durent s'adresser, pour retracer leur image, à des artistes de réputation moins austère. Aussi le portrait de *Mlle Laguerre*, qui lui fut attribué à la vente Yriarte (1898), nous laisse-t-il sceptique quant au peintre.

A-t-elle dessiné l'un des modèles préférés de Mme Lebrun, la *Princesse de Lamballe*, née Savoie-Carignan, et le pastel de jeune femme blonde, signé bien authentiquement : *Labille f^me^ Guiard*, que l'on voit chez M. Stiebel, représente-t-il l'amie charmante et infortunée de la reine, « dont les beaux cheveux blonds boucleront autour de la pique de Septembre » ?

Il est vrai qu'une certaine ressemblance existe entre ce pastel retrouvé à Londres, et les portraits peints par Mme Lebrun, aux environs de 1781. Elle porte sur ses cheveux poudrés la haute coiffure de fleurs et de rubans mise à la mode par Marie-Antoinette ; toutefois, nous ne voyons pas trop la princesse, de la grande intimité du cercle de la reine, demandant son portrait à Mme Guiard, l'artiste attitrée de la petite cour indépendante de Mesdames et du comte de Provence.

Autre pastel bien curieux, mais légèrement énigmatique, celui que possède M. Pierre Decourcelle. Il provient de la collection Crignon de Montigny, où il passait pour représenter *Mme Poisson*, mère de Mme de Pompadour et d'Abel Poisson, marquis de Marigny. C'est au château de Ménars, sa dernière résidence, qu'il fut conservé jusqu'en 1854. La physionomie très expressive l'a fait attribuer, non sans motif, à La Tour. Au dessin décidé des traits d'une femme qui n'est ni jeune ni jolie, à l'expression spirituelle des yeux, au travail des cheveux poudrés, il faut reconnaître l'empreinte inimitable du maître, tandis que l'arrangement compliqué d'une sorte de calèche de mousseline de soie, retenue par des brides de satin blanc, dénote une main féminine que signent encore certains blancs froids spéciaux à notre artiste.

Dans notre hypothèse, La Tour, s'en tenant à l'étude du visage, — et l'on sait qu'il aima peu faire les accessoires, — aurait exécuté le masque seul, laissant le portrait inachevé, et Mme Guiard se serait chargée plus tard de le compléter. Quand à la personne représentée, est-ce Mme Poisson, ou bien Mme Filleul, mère de la marquise de Marigny et de la comtesse de Flahaut, comme nous l'avions pensé un moment ? Sa présence au château de Ménars n'exclut aucune de ces suppositions

Que d'autres pastels passent dans les ventes ou sont disséminés chez les collectionneurs et les descendants des modèles de Mme Guiard ! Nous possédons celui du *Père Ruffin, supérieur des Théatins*, daté de 1780, physionomie intelligente, qui s'éloigne des types habituels de l'artiste. Mais où se trouve maintenant le portrait de *Mme Dupin de Saint-Julien*, daté de 1785, celle que Voltaire appelait son « papillon

PORTRAIT DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE
PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de M. Stiebel.)

philosophe », et qui doit être la femme de ce receveur du clergé pour qui Fragonard peignit l'*Escarpolette* ? « Mlle de la Tour du Pin a bien récité son *Oraison de Saint-Julien* », disait-on d'elle au lendemain de son mariage, et le baron de Saint-Julien, grand amateur de dessins, grand faiseur de petits vers qu'il mettait volontiers au bas des pastels de son ami La Tour ou des marines de son autre ami Vernet, ne serait-il pas l'auteur de ce quatrain dédié à notre belle pastelliste ?

O divine Uranie, agréez nos hommages,
Mille beautés en vous font taire les censeurs.
Aux autres, en passant, on dit quelques douceurs,
Vous seule avez tous les suffrages.

Auprès d'un autre pastel, celui du *Comte de Saint-Simon*, l'ami intime de Talleyrand, le futur initiateur de la fameuse doctrine saint-simonienne, œuvre signée, mais exécutée pendant la Révolution, figure, dans le même salon le portrait, au pastel également, de sa sœur, la toute charmante *Princesse de Montléar*, les cheveux relevés à la mode du temps et les mains croisées au bas de son corsage de linon blanc. Non signé, c'est vrai, il rappelle étonnamment le faire de Mme Guiard ou encore celui de Mlle Capet.

A ce point culminant de sa carrière, alors que nommée peintre de Mesdames et du comte de Provence, membre de l'Académie royale, pensionnée par le roi, conviée à l'honneur de peindre sa sœur, mise aux places d'honneur lors des Salons du Louvre, puisque le portrait de Mme Élisabeth figure à côté de celui de la reine par Mme Lebrun, ainsi que nous le montre l'estampe de Martini, pourvue d'une clientèle riche et élégante, Mme Labille-Guiard avait peu de rivaux qu'on pût lui opposer pour le portrait.

D'abord la pastelliste, grâce aux conseils de La Tour, parvenu, comme Perronneau, au déclin de sa carrière, demeure presque unique dans sa spécialité. Chardin, solide et vrai, procédant par hachures vives et détachées, en vrai précurseur de l'impressionnisme, n'est qu'un concurrent occasionnel. Mme Lebrun, toute à la peinture, n'a pas suivi l'exemple de son père Vigée et ne fait pas le pastel. Restent Vestier, aux gris si fins ; Lundberg, brillant météore tôt retourné sous son ciel brumeux de Suède ; Claude Hoin, un ami, estimable dans le pastel, mais cantonné plutôt dans la gouache précieuse ; Ducreux, abondant, vivant, bien qu'inégal ; Joseph Boze, aux chairs exangues et pourtant d'élégante facture. Le pastel, où s'essaiera encore ce charmeur de Prud'hon, se meurt. Mme Guiard aura été l'une des dernières virtuoses, et non la moins distinguée, dans un art élégant, qui va disparaître pour ne refleurir que de nos jours

Parmi les peintres, deux ou trois maîtres portraitistes mis à part, comme Greuze ou Louis David, combien peuvent lutter de talent avec elle? Mme Lebrun, c'est entendu, a un maniement de pinceau, une variété dans la pose, un charme incomparables, nous nous empressons de le reconnaître. Mais notre artiste ne marche-

t-elle pas de pair avec Duplessis, au modelé pourtant si serré, avec Vestier, au faire précieux, ou Danloux, le peintre de la riche bourgeoisie? De la dynastie des Vanloo, il ne reste guère qu'Amédée, très inférieur à Louis-Michel, son frère ; Fragonard, c'est la fougue, la couleur et l'esprit, mais sont-ce vraiment des portraits, ces pochades superbes où la fantaisie l'emporte sur la ressemblance ? Lagrenée le jeune ? Drouais le fils ? Accordons Roslin, le Suédois

PORTRAIT DE Mme POISSON
PASTEL PAR LA TOUR ET Mme LABILLE-GUIARD
(Collection de M. Pierre Decourcelle.)

devenu si Parisien, le peintre du satin et des jolies femmes. Lequel pourtant d'entre ces artistes aurait pu, comme distinction, comme richesse de coloris, surpasser, égaler même en talent Mme Guiard dans le portrait de Madame Élisabeth ?

Ce fut une heureuse fortune pour Mme Labille-Guiard de rencontrer sur sa route cette touchante figure et d'avoir été admise à l'honneur de la peindre. Le portrait de l'infortunée princesse restera l'un de ses meilleurs ouvrages.

L'affection de Madame Élisabeth pour sa famille, son obstina-

tion à lier son sort au sien, sa fin tragique qui en a été la conséquence, sont bien faits pour émouvoir devant une toile qui rappelle d'aussi poignants souvenirs. Plusieurs artistes ont tenté de rendre ces trais si fins ; Drouais l'a représentée enfant, son carlin sur les genoux ; Mme Vigée-Lebrun, qui l'avait déjà peinte, célèbre son visage remarquable de fraîcheur.

Avant la Révolution, Madame Élisabeth vivait heureuse auprès du roi et de la reine, allant du palais de Versailles, où elle occupait une partie du rez-de-chaussée de l'aile gauche donnant sur la pièce d'eau des Suisses, à sa propriété de Montreuil, longeant l'avenue de Paris à Versailles, que le roi son frère lui avait donnée. Il l'avait acquise de la princesse de Guéménée, et c'est un jour de printemps de l'an 1781 que Marie-Antoinette, y passant en voiture avec elle, lui en fit la surprise.

Là, sous les ombrages, elle venait lire, collationner, et peut-être aussi se faire peindre, en compagnie de Mme de Mackau, sa dame d'honneur et de sa fille, de deux ans plus âgée qu'elle. Mlle de Mackau était sa meilleure amie, et quand, en 1778, elle épousa M. de Bombelles, le roi la dota et lui accorda une place de dame pour accompagner sa sœur. Comme c'est chez les Bombelles, à Presbourg, qu'a été retrouvé en dernier lieu le beau portrait exécuté par Mme Guiard, on peut supposer que la princesse le fit faire pour le lui offrir en souvenir.

On connaît d'ailleurs deux portraits de Madame Élisabeth de la main de notre artiste, tous les deux forts beaux, de même dimension et de la même année 1787. La princesse y est peinte jusqu'aux genoux; les attributs seuls diffèrent : dans l'un, un cahier de musique; dans l'autre, une sphère et un compas. C'est ce dernier qui figura au Salon de 1787, inscrit au livret sous le n° 109 : *Madame Élisabeth peinte jusqu'aux genoux, appuyée sur une table garnie des attributs des sciences.*

Non sans émotion, nous avons admiré cette magnifique toile, où Mme Labille-Guiard a déployé le meilleur de ses qualités. On ne peut rester froid devant la noble figure, alors dans toute la fleur de la jeunesse et que guette le martyre.

Assise dans un fauteuil de bois doré recouvert de velours bleu de roi, la jeune princesse, aux traits délicats dans leur vive carnation qui rappellent ceux des Bourbons, regarde avec douceur devant elle. Sa haute coiffure, formée de plumes et de gaze, surmonte les cheveux blonds légèrement poudrés.

Le corsage bouffant, qu'entoure une collerette de dentelles, est

Mme Guiard pinx — Estangé-Massard helioé.

MADAME ELISABETH, EN 1787

(Collection de M. le Marquis de C.)

Imp. Geny Gros Paris

barré d'une ceinture sertie de pierres précieuses qui fait déjà pressentir les tailles courtes de l'avenir. La robe de gaze lamée d'or recouvre une jupe de satin blanc, et la main s'appuie sur un bureau aux cuivres formés de figures de femmes engaînées, chargé d'une mappemonde et d'un cahier de musique maintenu ouvert par un compas indiquant ses études de prédilection, cependant que la main droite, négligemment posée, tient une brochure rouge passé.

D'une grande harmonie, cette peinture, signée, comme d'ordinaire : *Labille f^me^ Guiard, 1787*, est aussi d'une extrême distinction ; on sent la grande dame, le modèle de race. La vertu, la bonté s'y révèlent. Mme Guiard n'a jamais fait ni plus ferme, ni plus large.

Et pourtant, non moins bien peinte, non moins gracieuse, est la remarquable réplique exécutée, en même temps sans doute, par Mme Guiard, où les attributs des sciences ont seuls disparu. Peut-être le velours bleu y est-il plus éclatant et la physionomie offre-t-elle plus de douceur, ainsi que le croit le propriétaire de cette seconde peinture, M. le comte de Castéja ? Il provient également de la famille de Bombelles, par Mme la comtesse de Castéja, née Bombelles, dame d'honneur de la duchesse de Berry. Il faut donc supposer que les deux belles toiles ont été demandées à la même époque à l'artiste, pour être données à Mme de Mackau et à sa fille [1].

Écoutons ce qu'en disait Bachaumont, ou plus exactement Mairobert, dans ses *Lettres* sur le Salon de 1787 :

« Ce tableau n'attire pas la multitude comme celui de la reine, mais plaît beaucoup aux connaisseurs. Au surplus, Madame Élisabeth, peinte jusqu'aux genoux, appuyée sur une table garnie de plusieurs attributs des sciences, montre que Mme Guiard sait, quand elle veut, donner de l'éclat et du brillant à son pinceau. La fraîcheur de la jeunesse y règne dans toute sa pureté, et si l'on n'y retrouve pas la gaieté, la vivacité qui la caractérisent, l'artiste adroite a motivé ce ton sévère en mettant à la main de la princesse un livre qui nécessite en ce moment un air sérieux, un air de réflexion. Ce portrait, par la beauté des chairs, peut figurer à côté de tous ceux de Mme Lebrun et même, comme la touche de Mme Guiard est plus ferme, elle leur donne plus de vie et marque mieux l'élasticité de celles du jeune âge... »

Il nous faut bien le constater, le voisinage du grand portrait de

1. Bouillard a gravé en ovale seulement ce portrait, comme aussi Henriquel-Dupont, en plus grand, pour l'ouvrage de Feuillet de Conches sur Madame Élisabeth.

Marie-Antoinette au Salon de 1787, son éclatant coloris et l'empressement de la foule, ne furent pas sans nuire à ceux que Mme Guiard exposait. Un critique le dit expressément et remarque « qu'ils auraient eu plus d'effet si le tableau de la reine placé auprès ne les avait point affaiblis par un ton de couleur que la nature du sujet rendait plus éclatant ».

Une mention est due à la réplique, en buste seulement, qui appartient à M. Luis de Errazu. C'est une agréable toile, identique d'ailleurs à celles que nous venons de décrire : même coiffure ornée de plumes, mêmes cheveux blond cendré, même collerette de dentelles. Le portrait n'est pas signé, et Mme Guiard, nous l'avons maintes fois constaté, aimait à signer ses ouvrages. Il est possible qu'il soit d'elle, mais enfin, si l'on venait nous apporter la preuve qu'il a été exécuté sous ses yeux par sa meilleure élève, Mlle Capet, nous n'en serions pas autrement surpris.

Veut-on maintenant se faire une idée des prix payés à Mme Guiard pour ses portraits ? Voici une note recueillie aux Archives dans les Dépenses extraordinaires de la Maison de Madame Élisabeth pour 1787 :

« A la dame Guiard, peintre, pour différents tableaux ordonnés par Madame Élisabeth, suivant son mémoire détaillé montant à la somme de 9.010 livres. »

Étant donné que l'on connaît plusieurs portraits de la princesse, on peut supposer que les plus grands furent payés de 3 à 4.000 livres. Si l'on veut bien nous permettre maintenant de mentionner le prix de 100.000 francs, récemment payé pour celui du Salon de 1787, on conviendra que la réputation de l'artiste comme peintre de portraits est établie auprès des amateurs et ne laisse plus rien à désirer. C'était alors l'avis de beaucoup, et spécialement de Mesdames de France.

IV

Mesdames de France, grand'tantes du roi, qui avaient choisi Mme Guiard pour les peindre, formaient une petite cour à part, toute glacée des froideurs de l'étiquette et parfois en opposition d'idées avec Marie-Antoinette et son entourage. Elles habitaient au palais de Versailles le rez-de-chaussée, sous les grands appartements de leur père le roi Louis XV, et le conservèrent pendant le règne suivant : c'était l'ancien logement de Mme de Pompadour, situé dans l'aile nord, avec un beau salon d'angle spécialement attribué à Madame Victoire : « Les princesses n'avaient qu'une volonté, celle de Madame Adélaïde, qui commandait à ses sœurs par la tournure mâle et le ton impérieux de son caractère. »

Mesdames avaient le goût des lettres et des arts, s'occupaient de musique et de peinture. Chacune d'elles possédait sa bibliothèque particulière, aux livres reliés de couleur différente : Madame Adélaïde s'était réservé le maroquin rouge, Madame Sophie le citron et Madame Victoire le vert. Mais, à l'époque où Mme Guiard fit leur portrait, Madame Sophie était morte et deux modèles restaient seuls à l'artiste.

Les peintres désignés se déplaçaient, naturellement, les jours de séance. Mme Lebrun raconte que le comte de Provence lui faisait galamment envoyer par son grand écuyer, M. de Montesquiou, une voiture à six chevaux pour la conduire à Versailles et la ramener à Paris. Nous doutons que Mesdames envoyassent autant de chevaux

au-devant de Mme Guiard, mais il est fort probable qu'un carrosse venait la prendre pour l'amener au palais. Les études préliminaires au pastel d'après la nature, sinon les œuvres terminées, y ont certainement été faites.

Ce sont de vrais portraits d'apparat que les trois grandes toiles du musée de Versailles exposées en 1787 et 1789 : *Madame Adélaïde*, *Madame Victoire* et *Madame Infante*, portraits en pied dans de riches costumes de Cour, où le velours, la soie, les rubans et la dentelle tiennent une importante place. Ils ont de l'allure et de la distinction, non sans garder quelque chose d'intime sous les falbalas. Certes l'artiste n'avait pas alors de bien beaux modèles sous les yeux, et Madame Adélaïde, aux traits masculins, pas plus que Madame Victoire, envahie par l'embonpoint, ne devaient avoir la prétention d'être encore de jolies femmes : aussi Mme Guiard ne les a-t-elles pas flattées. Elle a été sincère, à son habitude, et les a peintes sans courtisanerie, et non pas idéalisées comme ce flatteur de Nattier, alors qu'elles étaient, à la vérité, beaucoup plus jeunes. « Madame Adélaïde, dit Mme Campan, avait eu, un moment, une figure charmante, mais jamais beauté n'a si promptement disparu que la sienne. »

Mme Guiard débuta, comme toujours, par des études très poussées au pastel des têtes, et exécuta d'abord le portrait de l'aînée, qui figura au Salon de 1787. De composition savante, d'aspect majestueux, il est ainsi décrit :

« *Madame Adélaïde* : au bas, les portraits en médaillons du feu roi, de la feue reine et du feu dauphin, réunis en un seul bas-relief imitant le bronze. La princesse, qui est supposée les avoir peints elle-même, vient de tracer ces mots : *Leur image est encore le charme de ma vie...* »

Ce que le livret ne dit pas, c'est que la princesse a la figure couperosée et le nez rouge. Pourtant l'artiste a su lui donner grand air et la ressemblance y semble parfaite. Sur les cheveux relevés s'étage une coiffure formée de rubans et de dentelles répétés au corsage. La robe de velours rouge ondule, ouverte, sur une jupe de soie gris perle brodée de fleurs d'or. Madame Adélaïde, un style à la main, regarde devant elle.

Moins souple peut-être que chez Mme Lebrun dans la peinture des chairs, l'exécution chez Mme Guiard est supérieure pour tout ce qui touche à la toilette et aux accessoires. Le moelleux du velours, l'éclat du satin, la légèreté de la dentelle, sont rendus d'exquise façon. Hyacinthe Rigaud lui-même, du bout de son pinceau, ne

détaillait pas avec plus de finesse les fleurs de la Malines ou du point d'Angleterre. Le bois tarabiscoté du fauteuil, le chevalet orné sur lequel est posée l'image du feu roi, le médaillon lui-même, les étoffes de ce costume de Cour, tout est traité avec une aisance et

PORTRAIT DE MADAME ADÉLAÏDE, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée de Versailles.)

une fermeté qui font honneur au talent de l'habile artiste. Aussi Mairobert, le continuateur de Bachaumont, n'épargna-t-il pas les éloges. Après une longue dissertation sur le portrait de la reine Marie-Antoinette, il continue ainsi :

« On ne peut parler de Mme Lebrun sans mettre à côté Mme Guiard, sa digne rivale, nommée premier peintre de Mesdames. Cette qualité

lui était bien due pour le portrait de Madame Adélaïde. La princesse est en pied, de grandeur naturelle et son tableau, éclipsé au premier coup d'œil par celui de la reine, gagnant à l'examen, est jugé n'être point inférieur, bien qu'il n'y ait qu'une figure... On conçoit qu'un tel sujet exigeait un style austère. Il y règne une mélancolie douce qui, loin de repousser le spectateur, l'attire et l'intéresse. La douleur de la princesse est parfaitement sentie ; elle est debout devant son ouvrage, et tient de la main gauche son mouchoir dont elle va essuyer les larmes que lui arrache la réflexion et qu'elle a retenues durant son travail... »

Mme Guiard, lit-on ailleurs, a déployé toute la richesse de son pinceau dans le portrait de Madame Adélaïde. La composition en est heureuse, les médaillons imitant le bronze sont bien faits ; la robe de velours est de la plus grande beauté; mais le critique qui signait *Lanlaire*, tout en louant son arrangement, trouva le tableau sombre et la physionomie du personnage sans mobilité, reproches qui ne manquent pas de justesse.

Mme Guiard a fait deux répliques au moins du portrait de Madame Adélaïde : nous avons vu l'une d'elles passer à la vente La Béraudière en 1885, où elle atteignit 7.000 francs. C'était la même toilette de Cour, à la longue traîne de velours rouge, et son beau cadre en bois sculpté s'ornait des armes de France. Madame Adélaïde l'avait commandé, pour l'offrir à quelqu'un de son entourage, à son amie Mme la duchesse de Narbonne peut-être. Un autre portrait, conservé par l'artiste, afin d'avoir toujours sous ses yeux l'image de sa bienfaitrice, se trouve encore aujourd'hui chez les héritiers de Vincent. Identique à celui de Versailles, on le dit aussi brillant de qualité et beaucoup mieux conservé.

Avoir la faveur de la Cour, être pensionnée, pouvoir se parer du titre de premier peintre des altesses royales, procurait sous l'ancien régime plus qu'une satisfaction d'amour-propre, un résultat palpable. Cela équivalait à un certificat de talent, en tous cas à une protection efficace et à des commandes. Déjà, en 1785, le comte d'Angiviller avait annoncé à Mme Guiard, pour ses étrennes (31 décembre 1785), que le roi lui donnait une pension de mille livres sur sa cassette.

Les portraits de 1787 lui attirèrent une autre faveur. Dès l'ouverture du Salon, et sur la demande de Mesdames Adélaïde et Victoire de France, le roi, « toujours attentif à donner des marques de sa bienveillance aux personnes qui, par leur zèle et la supériorité

de leurs talents, se distinguent dans leur art », conférait à la dame Guiard le titre de peintre de ces princesses, l'autorisant à le prendre dans tous actes publics et particuliers.

Le brevet, contresigné du baron de Breteuil, figure aux Archives Nationales avec les certificats, extrait de naissance, bons de paiement, etc., portant signature de notre artiste. C'est là qu'on voit apparaître ce nom de *Labille des Vertus*, « femme séparée quant au

MADAME VICTOIRE, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Musée du Louvre.)

bien de Nicolas Guiard, premier commis du Clergé de France ».

Labille des Vertus — nom sous lequel l'artiste avait été reçue à l'Académie, il est vrai, mais qui ne figure pas dans les actes de l'état-civil — se rapporte sans doute à quelque propriété, car nous ne croyons pas que notre femme peintre ait voulu se poser, de sa propre autorité, en champion de toutes les vertus.

En même temps que ses deux portraits, on pourrait dire officiels, de Madame Élisabeth et de Madame Adélaïde au Salon de 1787, Mme Labille-Guiard avait montré l'étude au pastel très poussée, très

réaliste même, de la tête de Madame Victoire, dont on peut apprécier au Louvre, dans la salle des La Tour, la belle exécution.

Le livret du Salon mentionne qu'elle doit « servir à faire le pendant du portrait de Madame Adélaïde ». Elle exécuta la grande toile, l'une des mieux venues parmi ses œuvres, dans le courant de 1788 et l'exposa au Salon de 1789 :

« *Portrait de Madame Victoire*, montrant une statue de l'Amitié, sur le piédestal de laquelle on lit cette inscription :

Précieuse aux humains et chère aux immortels,
J'ai seule, auprès du trône, un temple et des autels... »

Madame Victoire est représentée en pied, sur la terrasse du parc de Versailles. Les traits rappellent beaucoup ceux du roi son père. Elle a son nez fortement bourbonien, ses beaux yeux, et paraît plus aimable que sa sœur aînée. Coiffée, comme elle, d'un large pouff sur les cheveux poudrés, la princesse est habillée d'une robe de satin gorge de pigeon agrémentée de volants de dentelle, et tient à la main des bleuets mêlés à des coquelicots qu'elle vient de cueillir. Au pied de la statue de l'Amitié, due, semble-t-il, au ciseau gracieux de Falconet, croissent des lys majestueux, emblèmes de sa famille, que la Révolution, bien proche, n'a pas encore fauchés.

Signée *Labille f^me^ Guiard, 1788*, cette toile est peinte avec plus d'aisance encore que l'autre, dans une gamme très tendre où le paysage tient large place. L'artiste a bien rendu l'air de douceur de l'excellente princesse, et, dans le portrait qu'il a laissé d'elle aussi, Heinsius, s'il l'a peinte avec autant d'élégance dans sa robe de soie bleue, n'a pas mieux donné cette impression de bonne grâce et de bonté.

D'après le *Journal de Paris*, le portrait en pied de Madame Victoire dans un fond de paysage est d'un effet clair et brillant, avec beaucoup de noblesse dans la composition et seulement un peu de crudité : « En général, les ouvrages de cette artiste justement célèbre brillent par une touche agréable et facile. »

Pour le fond de paysage de son tableau, elle s'était fait aider, paraît-il, par un artiste de ses amis, Jean-François Hue, élève de Joseph Vernet et surnommé souvent « son clair de lune ». Grave imprudence, que ne manqua pas de relever vertement le *Frondeur au Salon de 1789*, dans un dialogue supposé :

« A propos de Mme Guiard, dis-je à l'abbé, que dites-vous de ses deux portraits ? — Je vous répondrais bien que je ne me connais pas

en peinture, mais je veux ménager un peu Mme Guiard en faveur de son portrait de Madame Victoire, qui est le chef-d'œuvre de M. Hue...

PORTRAIT DE MADAME VICTOIRE, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée de Versailles.)

Mme Guiard a fait le portrait de Madame Victoire, et M. Hue, aussi galant que complaisant, a prêté son pinceau à Mme Guiard. Tout le paysage est de lui, ce qui lui fait plus d'honneur que tous ses tableaux,

car le dessin, les plans, les fonds, sont charmants et pleins de goût et de finesse. La touche en est facile et légère. C'est la belle nature, sans fard et sans ornement. »

Toute la petite critique, celle « à vingt-quatre sols », continua, du reste, à propos de ce portrait, à opposer les ouvrages de Mme Lebrun à ceux de son émule, à leur trouver plus de vérité : « Ne comparons point leurs tableaux, disait l'une d'elles; ce qu'il y a de sûr, c'est que ces dames prennent le chemin de l'immortalité, chacune dans leur genre. »

Enfin, dernier écho de la rivalité des deux académiciennes : Mme Lebrun, pourtant si demandée à la Cour, ne l'avait jamais été par Mesdames. Il ne fallut pas moins que la mélancolie de l'exil pour vaincre leur réserve à son égard :

« Plusieurs des portraits que je fis pendant mon dernier séjour à Rome, dit-elle dans ses *Souvenirs*, me procurèrent quelque satisfaction, entre autres celle de revoir Mesdames de France, tantes de Louis XVI, qui, dès qu'elles furent arrivées, me firent venir et me demandèrent de les peindre. Je n'ignorais pas qu'une femme artiste qui s'est toujours montrée mon ennemie, je ne sais pourquoi, avait essayé, par tous les moyens imaginables, de me noircir dans l'esprit de ces princesses ; mais l'extrême bonté avec laquelle elles me traitèrent m'assura bientôt du peu d'effet qu'avaient produit ces viles calomnies. »

Bien que Mme Lebrun ne lui ait pas fait l'honneur de la nommer, la femme artiste ainsi désignée ne peut être que Mme Guiard. Jalousie professionnelle, hélas ! qui n'était que trop justifiée. Mme Lebrun avait la vogue. Toutes les jolies femmes s'adressaient à elle, et, sérieux grief, le comte d'Angiviller lui avait demandé, non seulement de le peindre, mais encore sa propre image. La mauvaise humeur de Mme Guiard s'explique donc un peu.

Satisfaites de leurs portraits en pied, Mesdames voulurent avoir, de même grandeur, celui de leur sœur Louise-Élisabeth de France, plus connue sous le nom de *Madame Infante*, la seule des six filles de Louis XV qui ait été mariée : elle avait épousé le duc de Parme.

C'était un portrait rétrospectif qu'on réclamait là de Mme Guiard. Daté de 1788, c'est-à-dire vingt-neuf ans après le mort de la princesse, il figura au Salon de 1789. Il est toujours délicat d'exécuter une peinture sur documents d'après une personne que l'on n'a pas connue ; Mme Guiard s'en est aussi bien tirée que possible. Louise-Élisabeth de France, debout, comme ses sœurs, svelte et bien prise,

coiffée d'un large chapeau à dessous ponceau ombragé de plumes blanches et rouges, vêtue de satin noir broché d'or à crevés rouges,

PORTRAIT DE MADAME INFANTE, PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Musée de Versailles.)

avec collerette de dentelle, tient par la main un enfant blond, son fils, âgé de deux ans, et s'appuie à une balustrade sur laquelle est perché un ara.

A remarquer le joli effet de lumière de cette toile, comme aussi l'originalité et l'élégance du costume, note toujours caractéristique des portraits de Mme Guiard. Toutefois, à la vue du superbe portrait que Nattier a fait de la même princesse en costume de Cour, on ne s'explique celui-ci, tout réussi soit-il, que par le désir de Mesdames d'avoir, dans leur salon particulier, de même dimension que le leur, l'image de leur sœur bien-aimée si tôt disparue. On lui trouva, à l'époque, « de la vérité dans son effet de soleil, sans oublier quelque négligence ».

*
* *

Passionnée pour les idées de réforme qui agitaient toutes les cervelles au début de la Révolution française, Mme Guiard, d'accord avec Vincent, Moreau le jeune, Miger et beaucoup d'artistes de leurs amis, trouvait les règlements de l'Académie royale surannés. Elle était donc du parti opposé à Vien, nommé directeur à la mort de Pierre, et qui tenait pour les anciens privilèges. On voulait leur révision, la nomination de commissaires pour y procéder, l'égalité absolue de tous les membres. Effarouché par cette effervescence, Vien s'était retiré devant leur opposition violente.

Le graveur Wille, qui assiste, comme membre de l'Académie, à ces tentatives de rédaction des nouveaux statuts bientôt emportés dans la tourmente, relate dans son *Journal*, à la date de mars 1790, la part que Mme Guiard prend aux discussions, notamment à celle où il est question de recevoir des associés libres choisis parmi les savants et les gens de lettres : « Mme Guiard, peintre, a beaucoup parlé, de même que M. Moreau, graveur... »

Le 23 septembre, Vincent, faisant fonction de secrétaire, lit une lettre du bureau de l'Assemblée nationale en réponse à une adresse, assurant l'Académie qu'elle sera soutenue et protégée par la nation. C'est à la suite de cet incident qu'une altercation s'éleva entre Moreau et Vien, venu à la séance. La réconciliation eut lieu immédiatement, et ils s'embrassèrent tous deux sincèrement, « la larme à l'œil ».

« Cependant M. Vien prit congé de nous. C'est alors que Mme Guiard, assise à côté de moi, ajoute ce bon Wille, fit un discours très bien motivé sur l'admission des femmes artistes à l'Académie et prouva que le nombre indéterminé devait être le seul admissible. La motion de Mme Guiard fut décrétée par la pluralité au scrutin. »

Devançant son époque, touchant l'émancipation du sexe et

son accession aux fonctions réservées jusqu'alors aux hommes, Mme Guiard se démenait fort à ce propos. Par une autre motion, qui fut soutenue par Vincent, elle demanda à l'Académie l'abrogation de la clause qui empêchait les femmes d'être professeurs dans les écoles, disant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour elles que d'être admises au nombre des conseillers. « Cet article, malgré l'opposition de M. Lebarbier, fut approuvé et passa au scrutin tout aussi bien que le premier. »

L'HOMME AU BANDEAU NOIR
PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
Collection de M. Garreta, à Rouen.)

V

Au Salon de 1791, Mme Guiard a enfin le champ libre. Sa rivale est partie pour son tour d'Europe et n'y figure que par une simple carte de visite, un portrait de Paësiello, signé *Vigée-Lebrun*, qu'elle adresse de Naples. Aussi se multiplie-t-elle. Le plus important des morceaux exposés par la vaillante artiste, entre une foule de pastels de députés de l'Assemblée, était un portrait de *M. de Bauffremont*, peint en 1790 et de sept pieds de haut.

Nous n'avons pu retrouver cette importante toile, qualifiée alors de « morceau capital », mais seulement un projet, une esquisse peinte avec feu, que possède M. le duc de Bauffremont, où la symphonie des rouges et des verts est du plus heureux effet.

Le prince Charles-Roger de Bauffremont, dont c'est l'image, l'ami du roi Stanislas, le fidèle de Mme de Boufflers et de la marquise du Chatelet, celui que Mme du Deffand appelait *l'Incomparable*, alors à la fin de sa vie, a toujours grand air. Mme Guiard l'a représenté assis à son bureau, drapé dans un manteau rouge sur un fauteuil de couleur verte, portant au cou la Toison d'or que le comte de Provence fut chargé de lui remettre. De grandes draperies verdâtres forment le fond sur lequel se détache la tête à la perruque poudrée. Un siège auprès du bureau, couvert de plans et de papiers, sert de repoussoir et donne de l'air au tableau.

Bien que fort riche, qu'il ait traversé sans être inquiété la Révolution, qu'il soit porté même comme ayant reçu en 1792 du ministère de la Guerre une pension de 5.000 livres pour services rendus en qualité de maréchal de camp, le prince de Bauffremont avait stipulé que son portrait, du prix de quatre mille livres, serait payé en quatre annuités de mille livres chacune. Nous trouvons ce détail dans l'acte de substitution de biens faite en faveur du prince de Listenois par son oncle Roger de Bauffremont. Le malheur des temps l'empêcha-t-il de remplir ses engagements ? Mme Guiard, à court d'argent elle-même, dut mettre opposition sur les revenus du prince pour obtenir la juste rémunération de son travail. Un accord intervint sans doute, puisque nous la voyons, le 3 juillet 1792, en donner mainlevée[1].

On commençait alors à n'être guère respectueux pour les grands. Mme Guiard ayant représenté le prince avec ses décorations et sa croix de Saint-Louis, la *Béquille de Voltaire* de s'écrier : « Tout cela donne l'air de quelque chose. »

Les *Lettres critiques sur le Salon de 1791*, qui passent pour être du peintre Chéry, renferment aussi cette appréciation, où le serpent se cache sous les fleurs :

« *Portrait en pied de Monsieur Bauffremont* : le morceau le plus capital que Mme Guiard ait exposé au Salon de cette année doit lui faire honneur. C'est un tableau peint d'une bonne pâte de couleur. Il est brillant et vigoureux. J'y trouve de la vérité ; pourtant mon œil se fait difficilement à de certains accords : l'habit est vert, le fauteuil aussi, aussi le tapis de la table, de même le rideau.... Malgré cela, c'est un beau portrait. Je voudrais que Mme Guiard se confiât davantage en ses talents qui sont réels et qu'elle ne réalisât point ce que dit J.-J. Rousseau, qu'il faut toujours se défier du talent des femmes, qu'il est rare, très rare que l'on y reconnaisse la touche de l'homme. Mme Guiard a beaucoup d'autres portraits peints en buste, soit à l'huile, soit au pastel. Ces derniers sont mieux que les autres. On y voit une facilité qui flatte l'œil. M. Vincent manie le pastel fort bien aussi, dit-on. »

Un autre critique plus aimable ou plus juste trouva son tableau, comme tous ceux de la « charmante artiste », d'une bonne couleur, tout en n'étant pas ce qu'elle a fait de mieux. Généralement elle n'eut pas une bonne presse :

1. La mainlevée de Mme Guiard contre le prince Roger de Bauffremont-Listenois nous a été communiquée très obligeamment par M. le duc de Bauffremont.

« Mme Guiard attache sa réputation à celle des grands hommes de notre siècle. Il est à craindre que la médiocrité de son talent ne les fasse pas passer à la postérité.... On la dit très active. Quatorze départements lui assurent le consentement de tous les autres pour faire la famille royale, où on verra *Le Roy remettant la Constitution au Dauphin*. Elle se prépare de grands travaux et elle sera obligée de soigner la santé de M. Vincent, qui est fort délicate et qu'elle surcharge d'un genre qui appauvrirait son talent. » Allusion à la fois au tableau dont Mme Guiard cherchait alors à obtenir la commande, grâce aux quatorze députés de l'Assemblée nationale, ses modèles, et à l'aide que son ancien maître était soupçonné lui apporter.

L'artiste fut cependant appréciée et traitée avec déférence par les hommes en vue de la Révolution qui voulaient bien détruire les abus et les privilèges, mais non manquer aux règles de la vieille galanterie française. Voici le billet qu'écrivait le dernier des talons rouges, M. de Robespierre, à Mme Guiard s'offrant à le peindre :

Paris, le 13 février 1791[1].

On m'a dit que les Grâces vouloient faire mon portrait. Je serois trop heureux d'une telle faveur, si je n'en avois vivement senti tout le prix. Cependant, puisqu'un surcroît d'embarras et d'affaires, ou puisqu'un Dieu jaloux ne m'a pas permis de leur témoigner jusques ici tout mon empressement, il faut que mes excuses précèdent les hommages que je leur dois. Je les prie donc de vouloir bien agréer les unes et de m'indiquer les jours et les heures où je pourrais leur présenter les autres.

Roberspierre (*sic*).

Effet curieux de la marche des événements : les seuls portraits possibles sont ceux des politiciens, et c'est maintenant Maximilien de Robespierre qui demande séance à la portraitiste. Les premières rafales de la Révolution, signes avant-coureurs de tempêtes, ont alors dispersé ses élégants modèles. Plus de duchesses ni de marquises. Elles sont dans leurs terres, à l'étranger ou en prison. Mesdames de France cherchent réconfort auprès du pape... Le comte de Provence, prudemment émigré, ne songe guère au grand tableau qu'il a commandé, et Madame Élisabeth va bientôt tomber victime de son attachement à la famille royale. Force est bien à

1. *Revue universelle des Arts*. Lettre reproduite d'après l'autographe du British Museum.

l'artiste courageuse de se mettre au goût du jour et d'aller vers les hommes aux idées rénovatrices, Talleyrand, Barnave, les frères Lameth, Robespierre, Alexandre de Beauharnais, d'Aiguillon, tous députés à l'Assemblée : voilà les héros du jour, ceux dont elle va fixer les traits en vue de la postérité.

A l'époque où elle crayonna le pastel de l'ex-évêque d'Autun, vers 1791, Maurice de Talleyrand-Périgord, excommunié par le pape pour avoir consacré des évêques constitutionnels, était un homme de trente-sept ans. « Son visage était gracieux », suivant Mme Lebrun, qui savait faire aussi un portrait à la plume en quelques lignes ; « ses joues étaient très rondes, et, quoiqu'il fût boiteux, il n'était pas moins fort élégant et cité comme un homme à bonnes fortunes ».

Combien il serait intéressant de mettre en regard des portraits bien connus de Prud'hon celui que traça du spirituel homme d'État notre artiste ! Elle a montré Talleyrand, dit le livret du Salon, tenant à la main des papiers sur lesquels est écrit : *Liberté des Cultes et Éducation nationale*, allusion pour cette dernière à son rapport sur l'instruction publique, lu à l'Assemblée en septembre 1791, et dans lequel il rendait un solennel hommage à Mme Guiard, la qualifiant d'artiste ingénieuse et louant son mémoire sur l'éducation des jeunes personnes qui se destinent à la peinture.

Nous nous demandions comment, en dehors de ce mémoire qui avait pu attirer l'attention, Mme Guiard avait été amenée à faire ce pastel. L'explication ne nous est-elle pas donnée par lui-même ? A cette époque, l'abbé de Périgord était au mieux avec la comtesse de Flahaut. Une anecdote plaisante de ses *Mémoires* relate qu'au moment où il allait débarquer à Hambourg en 1795, revenant d'Amérique, Mme de Flahaut lui avait fait porter un message, alors qu'il se trouvait encore dans l'Elbe, pour l'engager à ne pas descendre à terre et à retourner en Amérique :

« Son motif était qu'elle passait pour m'avoir été fort attachée et elle craignait que, par cette raison, je ne fusse un obstacle à son mariage avec ce bon M. de Souza. »

Il n'est donc pas téméraire de supposer que, vers 1790 ou 1791, le simple désir de Mme de Flahaut, le charmant modèle de Mme Guiard, ait été tout puissant auprès de Talleyrand pour le décider à poser et même à la recommander à ses collègues de l'Assemblée. C'est ce qu'il dut faire, notamment, pour son ami *M. de Baumetz*, avec lequel nous le voyons partir pour Philadelphie, après sa mission temporaire à Londres. Peut-être est-ce grâce à son entremise encore

que Mme Guiard fit les portraits des frères *Charles* et *Alexandre de Lameth,* si ardents à embrasser les idées de la Révolution, bien que comblés des bienfaits de la Cour. Charles de Lameth, particulièrement distingué par Marie-Antoinette, fut un ennemi acharné de l'autorité royale. Alexandre de Lameth, comme son frère, avait fait en qualité d'officier la guerre d'Amérique. Ce fut lui qui, à l'Assemblée nationale, à l'exemple de Talleyrand, qui en avait eu le premier l'idée, proposa l'aliénation des biens du clergé et la destruction des Parlements.

Députés très populaires, les frères Lameth pouvaient avoir de trente-deux à trente-cinq ans, alors que Mme Guiard les montrait au Salon dans des pastels de forme ovale. Le portrait de *Charles Lameth* fut trouvé d'un dessin ferme et d'un ton vrai, et celui de son collègue *M. d'Aiguillon* « nature, d'un coloris frais et plus vigoureux qu'à l'ordinaire ».

Armand de Vignerot du Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, l'un des premiers à proposer l'abolition des titres, l'ami du duc d'Orléans et d'opinions très exaltées, était le fils du ministre de Louis XV. Une lettre qu'il écrivait à son collègue Barnave ayant été interceptée, le fit décréter d'accusation, et il n'eut que le temps de s'enfuir à Londres.

A son portrait au pastel, Mme Guiard a donné une ravissante réplique, l'image de *Mme d'Aiguillon*, ce qui prouve qu'alors elle ne vouait pas son talent uniquement aux hommes politiques. Elle l'a signée *Labille ditte Guiard.*

C'est l'une des plus réussies parmi ses peintures. Impossible d'imaginer rien de plus « comme il faut », rien de plus honnête que cette jeune femme à l'abondante chevelure blonde tombant en boucles sur sa sobre et simple toilette de soie grise plissée à la vierge, du début de la Révolution. Les yeux bleus éclairent le pur et souriant visage. Les bras croisés, elle tient un éventail de sa main gantée de Suède. La simplicité de la pose fait déjà penser à David.

« Il paraît que Mme Guiard, écrivait alors le « citoyen patriote et véridique », va peindre tous nos députés. Ils ne peuvent mieux s'adresser. »

Parmi « la douzaine d'enragés de l'Assemblée » dont elle reproduisit encore les traits, nous voyons figurer avec *Robespierre, Chabroud*, *Barnave*, députés du Dauphiné, *M. d'Orléans* et *M. de La Borde*. Pour ce dernier, il est certain qu'il ne s'agit pas de Benjamin de La Borde, l'auteur des *Chansons*, ni de La Borde, le banquier de la Cour, dont la grande fortune avait déchaîné l'envie et qui,

Mlle Labille Guiard Pinx. Helio. Georges Petit

Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON

appartient à M. Chaster

arrêté dans son château de Méréville, fut exécuté, comme son homonyme, sur la place de la Révolution, mais de l'un de ses fils, François-Louis-Joseph de La Borde-Méréville, député pour le bailliage d'Étampes, qui joua un rôle à l'Assemblée lors des discussions sur la

PORTRAIT DU PEINTRE BEAUFORT, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Musée du Louvre.)

Déclaration des Droits de l'Homme et la création de la Banque de France. Plus heureux que beaucoup de ses collègues, François de La Borde réussit à passer en Angleterre, où il vendit la partie de la fameuse Galerie d'Orléans qu'il avait acquise.

Quant au *M. d'Orléans* du livret, c'est, à n'en pas douter, le duc d'Orléans, dit Philippe-Égalité, dont le pastel arrache à la *Béquille*

de Voltaire cette exclamation : « Ah ! bravo : Il est bien là. Il est parlant. »

Remarque à faire : si Mme Guiard prend ses têtes parmi les personnes de marque de la Révolution, têtes remplies d'illusions généreuses, elle les choisit aimées des dieux, car elles tombent toutes ou presque, fauchées à la fleur de l'âge par ce niveau singulièrement égalitaire qu'on nomme la guillotine. Le *Vicomte Alexandre de Beauharnais*, l'époux de Joséphine Tascher de la Pagerie, dont le pastel orna aussi le Salon de 1791, est décapité à trente-quatre ans, laissant le champ libre à Bonaparte. L'éloquent *Barnave*, l'un des seuls ayant montré un peu de cœur et de pitié pour la famille royale, auquel Marie-Antoinette aurait sûrement pardonné, paie de sa tête, à trente-deux ans, sa modération relative. *Adrien Duport*, formant avec Barnave et Alexandre de Lameth une sorte de triumvirat politique non sans influence sur l'Assemblée, arrêté à Melun, ne doit son salut qu'à l'amitié de Danton. Le *Prince Victor de Broglie*, député de la noblesse pour Colmar, eut un sort moins heureux et fut guillotiné le 27 juin 1794, à l'âge de trente-sept ans. Son fils, enfant de sept à huit ans, lui ayant été amené avant de monter à l'échafaud, il dit cette belle parole : « Mon fils, soyez toujours fidèle à la cause de la liberté. »

L'austère Robespierre, « le plus vertueux citoyen de France », comme il daignait se laisser appeler, n'a pas fini plus agréablement. A l'époque où Mme Guiard le peignit, ce n'était plus le jeune homme austère de la première jeunesse, mais le sectaire à la tête de chat, aux pommettes saillantes, au teint bilieux, au port de tête hautain. Tout cela se retrouve dans son portrait, mais avec une certaine élégance dans le costume de soie noire de député égayé des blancs du jabot. Le sourire inquiétant, l'œil sournois, il place d'une main son chapeau sous le bras, et de l'autre serre la garde de son épée. Un critique lui trouva « de la vérité, du dessin, bien qu'un peu grisâtre ». La *Béquille de Voltaire*, prise d'enthousiasme, s'écrie à ce propos :

« Il me semble Mme Guiard, que tous vos portraits de députés sont au pastel. Auriez-vous, par hasard, mesuré leur gloire à l'éclat fugitif de ces couleurs ? Ah ! peignez-nous Robespierre à l'huile ! »

Le pastelliste Boze ayant voulu rivaliser d'actualité et fixer aussi la physionomie de l'homme du jour, le même pamphlétaire conseilla à M. Robespierre de s'en tenir aux dames pour faire tirer

son portrait : « En effet, M. Boze l'a raté, et, de ce côté-là, il n'a pas à se plaindre de Mme Guiard. »

A-t-elle, aux hommes de la Révolution, ajouté le portrait d'une femme qui y a joué un rôle éclatant, celui de Mme Roland? On pourrait le croire devant le pastel de Mme Jules Porgès[1] qui lui est attri-

PORTRAIT DE ROBESPIERRE, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD
(Exposition des Portraits historiques.)

bué. Sans doute notre artiste a dû connaître la femme de Roland de La Platière, puisque l'on a bien souvent attribué à son ami Vincent des profils énergiques aux crayons de couleur qui passent pour la représenter. Est-ce donc l'auteur de l'*Appel à la Postérité*, cette femme à l'air placide, aux traits réguliers, aux yeux bleus, dont les cheveux blonds s'échappent du bonnet blanc à rubans bleus, à la mode de la Révolution ? Elle montre un sein, — presque une signa-

1. Collection de feu Henri Porgès.

ture chez Mme Guiard, — que sa main ornée d'une alliance cherche à recouvrir. Mais si l'attribution à l'artiste est possible, l'identification de la femme politique nous laisse indécis.

Il n'en va pas de même du portrait du *Comte Henri de Saint-Simon*, signé en toutes lettres : *Labille dite Guiard, an quatrième.* Le philosophe qui, à l'époque, s'occupait de spéculations sur les biens nationaux et n'avait pas encore cherché à organiser la société sur de nouvelles bases, montre, sous ses doigts, sa belle tête de penseur.

Comment expliquer, sinon par amour de l'art ou par l'extrême nécessité, que dans les circonstances cruelles que traversait la France, Mme Guiard ait eu le triste courage de solliciter encore des commandes d'un roi qui n'avait plus du pouvoir que l'ombre? Ne lit-on pas dans les *Petites Affiches de Paris*, à la date du 9 mars 1792 :

« Le roi vient de charger Mme Guiard de l'exécution de son portrait dans le moment où, venant d'accepter la Constitution, il montre au prince royal son acceptation... Ce tableau, dont le talent connu de l'artiste fait assez prévoir le mérite, est destiné à être placé dans le lieu des séances du Corps législatif... Le roi a aussi chargé M. David d'exécuter le même sujet pour la salle du Conseil. La représentation de ce sujet est un hommage rendu à la Constitution et le choix des deux artistes prouve son amour pour les arts. C'est en mettant en concurrence les talents qu'on excite l'émulation et qu'on force le génie à se surpasser lui-même... »

Malgré la ténacité des illusions de Mme Guiard sur la solidité du trône, nous doutons fort que ce tableau ait reçu un commencement d'exécution. La tournure que prenaient les événements entravait singulièrement, en effet, les travaux de l'artiste, lui causant même le plus grave préjudice. Devant une commande aussi aléatoire, nous la voyons, par une pièce retrouvée aux Archives et datée du 4 juillet 1792, rappeler à un personnage dont nous ignorons le nom, Vien peut-être, le mémoire que « des artistes célèbres » lui ont présenté en sa faveur. Elle craint que la petite pension du roi octroyée en 1785, au lieu d'un logement qu'elle réclamait alors, ne lui soit supprimée, et se contenterait, le cas échéant, d'un atelier propre à un peintre de portraits.

La note qui accompagne cette supplique mentionne que l'espoir de faire le portrait de Sa Majesté lui a fait refuser, en 1791, d'aller en Angleterre, où elle était demandée, et que, faute d'occupations, elle est forcée de vivre la plus grande partie du temps à la campagne, dans

l'impossibilité de se soutenir à Paris. Voyant le bonheur de peindre le roi retardé, elle prend la liberté d'insister pour obtenir « le logement aux galleries du Louvre qui est vacant par la mort de M. Caffieri ».

Hélas ! le pauvre Louis XVI avait d'autres préoccupations plus graves que celles de son portrait et du logement de Mme Guiard !

JEUNE PARISIENNE, PASTEL DE Mme LABILLE-GUIARD
(Appartient à M. Lion.)

Quant au comte de Provence, émigré de bonne heure, il ne pouvait songer à remplir les engagements contractés envers l'artiste.

A son titre de peintre de Mesdames Mme Guiard avait pu joindre celui de peintre de Monsieur, grand protecteur des artistes, et obtenir de lui la faveur d'une commande importante. Un portrait du *Comte de Provence*, de sa main, a figuré à la vente après décès de Vincent. Le tableau que Mme Guiard devait exécuter et dont le prince se trouvait occuper le centre, vrai tableau d'histoire à nombreux per-

sonnages, aurait permis à l'artiste de déployer toutes ses qualités de composition et de couleur. Il était fort avancé, paraît-il, quand arrivèrent les mauvais jours de 1793, où tout ce qui rappelait la royauté fut sacrifié sans pitié.

« Ce qui était infiniment plus précieux pour elle que les faveurs de la Cour et le titre de peintre de Monsieur, ce fut l'occasion qu'elle y trouva d'exécuter un des plus grands tableaux qu'aucun peintre de son temps ait eu à faire. Le sujet était la *Réception d'un chevalier de l'ordre de Saint-Lazare par Monsieur*, grand maître de cet ordre. Elle se livra à ce vaste tableau avec une ardeur incroyable. Tout ce qu'elle avait produit jusqu'alors ne lui semblait que des préludes à de grands ouvrages qu'elle avait désirés de tous ses vœux..... Les artistes qui le connaissaient étaient persuadés qu'il classerait son auteur parmi les peintres dont l'école française se glorifie. »

Cette œuvre, sur laquelle Mme Guiard comptait à juste titre et comme rémunération et comme gloire, était presque terminée, lorsque la Révolution l'enveloppa dans ses proscriptions : « Il fut anéanti avec fureur. »

Lebreton, qui écrivait ses lignes en 1803, n'explique pas comment un tel fait, rapporté également par Villot, put se produire. Ne faut-il pas supposer un envahissement de l'atelier de la rue de Richelieu en quelque fatale journée de 1793, par une populace en délire lacérant la toile objet de tant d'espoir ?

« Voir détruire en un instant le produit de plusieurs années de travail et s'évanouir les plus douces espérances sans pouvoir se flatter qu'elles renaissent, c'est, dans la carrière des arts, de ces grands revers que l'on ne peut bien juger que lorsque l'on est initié aux jouissances des artistes. Mme Guiard sentit vivement ce coup. Dans la suite, elle retrouva tout son courage ; jamais elle ne recouvra sa santé entière. »

Que devint-elle après la destruction de son tableau ? Écœurée, malade, proscrite, alla-t-elle se réfugier à la campagne, à l'heure où beaucoup de ses amis montaient sur l'échafaud, ou bien passa-t-elle en Angleterre où l'appelaient des amis et des travaux ? La situation était dangereuse et son portrait de Robespierre ne l'eût pas sauvée. Tous ceux qui avaient eu des attaches avec la Cour étaient suspects. Près d'elle, Mme Griois, la sœur de Vincent, impliquée dans le complot royaliste du baron de Batz, portait sa tête sur l'échafaud avec cinquante-sept autres victimes, place « du Trône renversé ». Bien que, suivant Lebreton, « aucun événement n'ait eu le pouvoir de

courber sa raison sous le faix du chagrin », la plus simple prudence lui commandait de se faire oublier et, de fait, l'exposition ouverte de 1793 se fit sans elle.

Il ne semble pas qu'elle se soit éloignée beaucoup de Paris, où la rappelait d'ailleurs une instance judiciaire. La Révolution aura, du moins, été bonne en quelque chose à Mme Guiard, en lui permettant de rompre une chaîne depuis longtemps pesante. La loi qui autorise le divorce est de septembre 1792 : le 12 mai 1793, l'artiste faisait prononcer le sien et reprenait enfin la libre disposition de sa personne.

*
* *

Nous la voyons reparaître au Salon de 1795, sous le nom de « Labille *dite* Guiard ». Elle a enfin obtenu un logement au palais des Arts et des Sciences, ainsi qu'on appelait alors le Louvre, et n'expose plus guère que des portraits d'hommes : le *Citoyen Lebreton*[1], chef des bureaux des musées à l'Instruction publique, le *Citoyen Vincent*, peintre, le *Citoyen Baignère*, médecin, le *Citoyen Sevestre*, architecte, et plusieurs autres sous le même numéro. Joachim Lebreton, plus tard secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts à l'Institut, est celui-là même qui, en 1803, prononcera son éloge.

On peut apprécier à nouveau la conscience, le réalisme de bon aloi de sa peinture dans le portrait particulièrement soigné de son ami Vincent, son mari bientôt. On en connaît plusieurs répétitions. André Vincent n'est plus alors le jeune maître que Mme Guiard nous a montré aux crayons de pastel, dans son joli costume de velours rose. Les traits sont toujours fins, la physionomie toujours sympathique, mais il porte dès longtemps lunettes et cinquante années de travail et de professorat ont passé sur cette tête grisonnante. Il est assis dans un fauteuil de bureau canné, la palette à la main. La redingote à large collet est marron sur la haute cravate blanche, d'où sort le jabot plissé.

« On aime à voir, écrivit-on alors, le portrait de cet artiste estimable de la main de la citoyenne Guiard. Elle l'a rendu avec toute

1. Joachim Lebreton, né à Saint-Méen en 1760, mort à Rio-de-Janeiro en 1819, avait épousé Mlle Darcet, fille de l'inspecteur général de la Monnaie. Membre du Tribunat et de l'Institut, il fut nommé secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts. En 1815, une sortie contre Wellington, à propos de l'enlèvement des marbres du Parthénon, le fit exclure de l'Institut. Il partit pour le Brésil avec des artistes et des industriels et y mourut.

la ressemblance dont l'art de peindre est susceptible, et cette qualité n'exclut pas de cet ouvrage le bon effet, le pinceau hardi et l'ingénieuse disposition de l'attitude. Les autres portraits de la citoyenne Guiard portent l'empreinte du même talent et ne laissent pas d'équivoque sur leur ressemblance avec les modèles qu'elle s'est choisis. »

Il n'est que temps d'esquisser ici la figure de l'homme que l'on sent de longue date dans la coulisse, du confident, du témoin de sa vie, son conseiller dans ses travaux, André Vincent, artiste de grand mérite, auquel rendent hommage tous ceux qui ont parlé de lui, de son art de composition, de sa science du dessin, de l'aménité de son caractère.

Fils d'un miniaturiste de religion calviniste, originaire de Genève, très employé à la Cour de Louis XV, François-André Vincent naquit à Paris le 30 décembre 1746, et y mourut le 3 août 1816. Son père le destinait au commerce, quand, attiré par un goût irrésistible, il abandonna, suivant le *Pausanias français*, « Plutus pour Minerve », ce qui revient à dire qu'il quitta le banquier chez lequel son père l'avait placé, pour entrer dans l'atelier de Vien. C'est grâce aux instances et à l'amitié de Roslin que se fit cette volte-face qui devait nous donner un estimable peintre de plus.

Nombreux succès dans l'atelier du « restaurateur du goût ». En 1766, il n'a que le second prix de peinture, — le vainqueur est son camarade Ménageot, — mais remporte le premier Grand Prix en 1768, avec la pension du roi (trois ans à Paris et trois ans à Rome), sur le sujet de *Germanicus apaisant la sédition dans son camp*. Vincent avait vingt-deux ans.

L'Académie fermait les yeux sur sa religion, à cause de son talent, mais le dévot Natoire lui fit à Rome toutes sortes de tracasseries. Il ne fallut pas moins que l'intervention de l'ambassadeur de France, le cardinal de Bernis, pour les faire cesser. L'étude de l'antique, les grands maîtres, la nature, tels furent ses modèles.

Il était encore à Rome en 1774, terminant ses années de séjour, quand le fermier-général Bergeret y vint en compagnie de Fragonard. Les pensionnaires de l'Académie de France, Ménageot, Berthélemy, l'architecte Paris, lui firent fête, s'empressant à lui servir de guides dans les palais et à travers les ruines. Vincent brossa le portrait du financier en déshabillé du matin dans une esquisse vivement enlevée, maintenant au musée de Besançon, et lui fit même la surprise de peindre « délicieusement » sa levrette blanche. A la vente

de Bergeret, en 1785, il ne s'est pas trouvé moins de neuf peintures de Vincent.

A son retour à Paris, précédé de la réputation d'un artiste

PORTRAIT D'ANDRÉ VINCENT, PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Collection de M. Decaux.)

auquel le plus bel avenir était réservé, Vincent, a écrit Miger, fut forcé pour ainsi dire, par plusieurs amateurs dont son ami M. de Vandœuvre, qui lui avait donné un atelier chez lui, d'ouvrir une école où affluèrent bientôt les élèves.

« Sa manière d'enseigner était admirable », ajoute-t-il, aussi ses élèves eurent-ils toujours de nombreux succès dans les concours.

Mme Guiard ne fut pas la dernière à profiter de son expérience, leçons tout intimes auxquelles il semble que se soit rapidement mêlé un sentiment plus tendre, ou tout au moins une affection partagée qui ne paraît avoir été un mystère pour personne. Vincent avait, il est vrai, retrouvé mariée son amie d'enfance, mais heureuse assez peu pour qu'il entreprît de la consoler. Cette intimité ne devait cesser qu'avec la vie. Pendant vingt-cinq ans, ils ont travaillé et vécu côte à côte, peignant et exposant, Mme Guiard ses portraits, Vincent ses tableaux d'histoire. Agréé, le 31 mai 1777, à l'Académie royale, son morceau de réception, *Borée enlevant Orythie,* relégué, dit-on, dans les greniers du Louvre, l'y fit admettre définitivement le 27 avril 1782.

Bornons-nous à signaler ses principaux tableaux : *Le Paralytique à la piscine* (Musée de Rouen) ; *Achille secouru par Vulcain* (Salon de 1783) ; *Pœtus et Arria*, tableau que tous les critiques se sont accordés à trouver trop sombre ; *Le président Molé saisi par les factieux* (1785), commandé par le roi et dont une bonne répétition existe encore au château de Champlatreux.

« Le pinceau de M. Vincent, lit-on dans le *Discours sur la peinture*, se prête heureusement et sans effort à tous les sujets qu'il traite. Personne n'a mieux su varier son style suivant les circonstances.... Doué d'un tact délicat, d'une sensibilité exquise, il s'est approprié les manières des plus grands maîtres sans en être l'esclave ; en les imitant, il n'a fait qu'obéir à l'impulsion de son génie. »

A noter encore un *Bélisaire* (Musée de Montpellier), sujet où il a devancé Louis David ; *Henri IV rencontrant Sully blessé à la bataille d'Ivry*, exposé au Salon de 1787 ; *Renaud et Armide*, fait pour le comte d'Artois. En 1789, *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone,* excellent prétexte pour nous montrer quelques beaux corps de femmes. Enfin la *Leçon de labourage* du Musée de Bordeaux. D'un ton clair, argentin, ce tableau, commandé par Boyer-Fonfrède, le représente procédant à l'éducation de son fils : c'est une peinture « agricole et sensible », tout à fait dans les idées du temps.

A laisser de côté des têtes d'études académiques aux trois crayons qui ont servi de modèles à tant de générations, pour signaler, comme note imprévue, toute une décoration de salon très élégante, égale par l'exécution aux travaux des meilleurs ornemanistes ; quatre panneaux allégoriques aux Arts[1] : la *Musique,* la *Peinture,* l'*Archi-*

1. Vente faite à Paris en 1893.

tecture et la *Sculpture*, dont les figures principales sont entourées d'ornements dans le goût antique. Vincent paraît s'être représenté lui-même dans le panneau de la *Peinture*, revêtu du manteau à triple collet.

A la création de l'Institut, l'ancien membre de l'Académie royale fut des premiers compris dans la classe des Beaux-Arts. Nombre de jeunes peintres, Thévenin, Pajou le fils, Meynier, Mérimée, Horace Vernet, Heim, d'autres encore, fréquentaient son atelier du Louvre. « Aucun maître n'a été plus chéri de ses élèves. Il est leur ami et leur père », lit-on dans le *Pausanias français*, publié par Chaussard en 1806 : « C'est aussi l'artiste le plus aimable et le plus spirituel. Il est bon musicien ; il a cultivé les belles-lettres ; il s'exprime avec grâce.... »

Auprès de ce compagnon distingué, modeste et discret, s'écoulèrent les dernières années de Mme Guiard. Bien que travaillant toujours, elle ne s'était jamais remise de ses émotions lors de la Révolution.

« Ce fut peu de temps après cette époque d'inactivité forcée dans son art, que commença la période de souffrances qui n'a fini qu'avec sa vie, coupée d'intervalles dont elle profitait pour ressaisir ses pinceaux. »

Son exposition de l'an VI (1798) est encore intéressante. A côté du portrait du citoyen *Janvier, mécanicien-astronome,* elle montrait celui du citoyen *Charles, professeur de physique, faisant une démonstration d'optique et tenant un réflecteur solaire.* Cette toile, que possède la bibliothèque de l'Institut, n'est pas de ses meilleures. Le bras désignant l'instrument placé sur une table manque de naturel, mais la tête bienveillante du célèbre aéronaute, encadrée de longs cheveux, est celle que l'on imagine à l'homme excellent qui devait, par bonté et compassion, épouser à soixante ans la jeune orpheline recueillie par lui. Mme Charles est l'Elvire des *Méditations* et la Julie des *Pages de la vingtième année*, la jeune femme poitrinaire qui a si délicieusement inspiré Lamartine. Infortuné Charles !

Le plus réussi des portraits exposés fut celui de la *Citoyenne Capet peignant en miniature*, dont nous avons donné la reproduction. C'est chez l'un de nos fins connaisseurs, M. Sigismond Bardac, que nous avons retrouvé cette toile, remarquable par la sincérité de son exécution. La rieuse élève de Mme Guiard, aux cheveux grisonnants déjà, s'échappant en désordre d'une sorte de calotte de velours, un grand col blanc sur la robe de soie noire, la minuscule

palette de porcelaine à la main, se retourne légèrement pour regarder souriante. La voilà la compagne dévouée de Mme Guiard, à l'œil intelligent et interrogateur. Ce portrait, dont un critique du temps louait la tête « pleine d'esprit et de vérité », est peut-être celle de ses œuvres où elle a montré le plus de sentiment.

Les salons sont devenus annuels : à celui de l'an VII, Mme Guiard figure encore au livret avec la *Citoyenne Ch... portant dans ses bras un enfant qu'elle nourrit*, ressouvenir d'un pastel où elle avait montré dans la même occupation la petite-fille de Carle van Loo ; avec le portrait du célèbre avocat *Gilbert Delamalle, représenté plaidant*, et celui du citoyen *Dublin, artiste du Théâtre-Français*.

Enfin, au Salon de l'an VIII (1800), l'artiste épuisée exposait un grand tableau de trois mètres de large, ainsi décrit :

« Le citoyen D..., entouré de sa famille s'occupe de l'instruction de son fils. Il met sous ses yeux les remarques de Vaillant sur les oiseaux d'Afrique. Son épouse quitte son ouvrage pour écouter la lecture, tandis que sa fillette, qui jouait à la poupée, curieuse de voir les oiseaux, attire à elle le cahier, etc... »

A en juger par la description, cette scène familiale, dernière œuvre de Mme Guiard, doit être charmante. On y retrouvait, paraît-il, sa vigueur et sa facilité. Nous regrettons d'autant plus que l'anonymat dont elle a enveloppé ses personnages ne nous ait pas permis de la rechercher. L'artiste s'est ainsi désignée dans le livret : « *Mme Vincent, née Labille (ci-devant Guiard), élève de son mari*, au Palais national des Sciences et des Arts. » C'est qu'en effet les deux artistes se sont enfin décidés à régulariser une situation de fait, et leur union légale est toute récente, puisque le contrat de mariage, par lequel Mme Guiard épouse François-André Vincent, membre de l'Institut, a été fait à Paris par Charpentier, notaire, le 19 prairial, an VIII (8 juin 1800)[1].

Dès lors, Mme Vincent achève son existence, non loin des ateliers d'élèves de Vincent, de Regnault et de David, dans un calme nécessité par une santé chancelante, entre quelques amis, confrères ou voisins, logés eux aussi aux galeries du Louvre, les sculpteurs Gois père et fils, Honoré Fragonard, Vien, qui allait bientôt devenir le comte Vien ; Suvée, « le plus encuirassé des aristocrates », à en croire David ; Lebreton, son panégyriste ; le graveur Bouilliard et sa fille. C'est Jacques Bouilliard qui a gravé le tableau de *Borée et*

1. Renseignement communiqué, avec d'autres de même nature, par M. Alfred Bégis.

Orythie, de Vincent, et en petit celui de *Madame Élisabeth*. Claude Hoin, le charmant gouacheur, était de ses intimes et nous a laissé de l'artiste une petite eau-forte, qui est tout ce qui se trouve comme portrait d'elle au cabinet des Estampes. N'oublions pas Hubert Robert, le grand paysagiste, encore un familier de ce temps-là, l'air bonhomme, la trogne enluminée de joyeux vivant, qu'elle nous

PORTRAIT D'HUBERT ROBERT, PASTEL PAR Mme LABILLE-GUIARD

(Collection de M. Pierre Decourcelle.)

montre coiffé de son chapeau tromblon, un dessin à demi roulé dans la main. Son plus ferme appui fut Vincent, « qui avait, comme maître, élevé son talent presque jusqu'au sien propre et qui répandit du bonheur sur toute sa vie comme ami et comme époux ».

Joachim Lebreton, bien placé pour écrire ces lignes, ajoutait encore : « Exigeant peu du monde, Mme Vincent se croyait en revanche dispensée de lui sacrifier son temps, sa véracité, sa droiture, fruits de la vie retirée et laborieuse, excellents pour conserver à l'âme tout son ressort, mais trop âpres pour être agréables dans le com-

merce ordinaire où l'on aime à n'échanger que des déguisements polis. Sa pensée était franche et courageuse, son esprit fécond en moyens. Rien ne l'étonnait; elle usait les obstacles quand elle ne les renversait pas..... »

Décidément, Adélaïde Labille-Guiard-Vincent n'a pas été que peintre de talent, ce fût encore un caractère.

Le sympathique artiste mourut le 4 floréal an XI (24 avril 1803), « après soixante-six jours d'une cruelle maladie, supportée avec un courage que n'ont pu altérer un seul instant ni les souffrances aiguës, ni le spectacle plus difficile à supporter de la profonde affliction de tout ce qui lui fut cher ».

Répondant à Claude Hoin, qui lui écrivit de Dijon pour lui exprimer ses regrets, Vincent le remercia de son témoignage d'intérêt dans la perte d'une épouse, « que son esprit, son caractère et ses talents rendaient chère à tous ses amis, et à laquelle il donne chaque jour le juste tribut de ses regrets ».

Malgré sa frêle santé, Vincent survécut à sa femme encore 13 ans, et mourut à l'Institut, palais des Quatre-Nations, le 4 août 1816, après avoir vu disparaître autour de lui presque tous les artistes du siècle précédent, Fragonard, Greuze, Suvée, et son vieux maître Vien en 1809.

Au moment de la mort de sa femme, le mobilier du ménage Vincent avait été estimé 20.000 francs. Au décès de Vincent, on prisa ce qu'il laissait 80.000 francs. Dans la vente qui eut lieu alors, on peut relever quelques indications curieuses[1]. C'est ainsi qu'au milieu d'un grand nombre d'esquisses de sa main et de dessins pour ses grands tableaux, figuraient des études de Mérimée, Meynier, Thévenin, hommages à leur maître vénéré. On voit Pajou le fils, l'un de ses élèves, acheter 127 francs le dessin du *Molé apaisant une sédition*.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir l'accueil fait alors aux œuvres de Mme Guiard. Ah ! l'école du XVIIIe siècle n'était rien moins qu'en faveur au mois d'octobre 1816.

Le portrait en pied de *Madame Adélaïde de France*, répétition de celui de Versailles, se vendit 80 fr. 1 sou. Ce sou fait rêver. Fut-il racheté par la famille, ou bien est-ce le même qui fit 7.000 francs à la vente La Béraudière, en 1885 ? L'ébauche de celui

1. *Notice des tableaux, dessins et estampes, composant le cabinet de feu François-André Vincent.* Paris, Crapelet, 1816. Broch. in-8°.

de *Madame Victoire*, dans un fond de paysage, 40 fr. 10 sous et une *Femme assise tenant un livre*, 18 francs.

Les pastels n'eurent pas meilleur sort. Le portrait de *Monsieur, comte de Provence*, 79 fr. Le beau pastel représentant *Madame Victoire*, sans doute celui du Louvre, 168 fr., et celui de *Madame Élisabeth*, 200 fr. Le portrait de *Vien*, que les Vincent avaient précieusement conservé, se vendit 38 francs.

La revanche est arrivée avec le succès, presque la gloire. Les amateurs rendent justice aux belles qualités de Mme Guiard ; ils admirent la fraîcheur de son coloris, la franchise d'exécution de ses portraits, le naturel de leur pose. Sa peinture comme ses pastels sont fêtés dans les ventes. On les expose dans les salons élégants en belle place, le plus souvent en pendant d'un portrait de Mme Lebrun, car il était dit que la rivalité des deux femmes artistes qui ont tant honoré l'École française persisterait même au delà du tombeau.

Mme GUIARD, EAU-FORTE PAR CLAUDE HOIN

PRINCIPAUX OUVRAGES

DE

ADÉLAÏDE LABILLE-GUIARD

1774

ACADÉMIE DE SAINT-LUC (HOTEL JABACH)

Nos 210 — Portrait d'un Magistrat, peint au pastel, de grandeur naturelle.

211 — Portrait d'une Dame, peint par Mlle Labille, épouse de M. Guiard.

SALON DE LA CORRESPONDANCE

1782

Portrait du comte de Clermont-Tonnerre, à mi-corps, pastel.

Portrait de Mme Guiard, pastel.

Portrait de M. Vincent, pastel. Pour M. Suvée.

Portrait de M. Voiriot, pastel.

Portrait de M. Bachelier, peintre du Roy, pastel. (Musée du Louvre.)

Cléopâtre, à mi-corps, pastel.

1783

Portrait de M. Vien, pastel. Gravé par Miger.

Un Homme appuyé sur un bureau, pastel.

Portrait de M. Pajou, sculpteur, un bras nu, modelant le buste de M. Lemoine, son maître, pastel.

SALON DU LOUVRE

(Expositions de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture.)

1783

Nos 122 — Portrait de M. le comte de Clermont-Tonnerre (3 pieds sur 2 pieds 7 pouces).

123 — Portrait de M. Brizard dans le rôle du *Roi Léar* : « O douce lumière. » Ce tableau de 3 pieds 7 pouces appartient à Mme la comtesse d'Angiviller.

124 — Portrait de M. Vien.

125 — Portrait de M. Pajou modelant le portrait de M. Lemoine, son maître, pastel carré. (Musée du Louvre.)

126 — Portrait de M. Bachelier. (Musée du Louvre.)

127 — Portrait de M. Gois, sculpteur.

128 — Portrait de M. Suvée, pastel.

129 — Portrait de M. Beaufort, pastel. (Musée du Louvre.)

130 — Portrait de M. Voiriot.

131 — Portrait de Mme Mitoire avec ses enfants et donnant à têter à l'un d'eux, pastel carré. (Appartient à Mme veuve Sanné.)

132 — Tête de Cléopâtre, pastel. (Appartient à M. J. Féral.)

133 — Portrait de Mme Guiard peint par elle-même. Ovale de 2 pieds 5 pouces de haut sur 2 pieds 1 pouce de large.

134 — Plusieurs portraits sous le même numéro.

1785

Nos 95 — Mme la comtesse de *** (Mme de Flahaut avec son fils âgé de trois mois). Toile. (Appartient à Mme la marquise de La Valette, à Londres.)

96 — Mme Dupin de Saint-Julien. Toile.

97 — Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre. Toile.

98 — M. Amédée Van Loo, un des morceaux de réception de l'auteur. (Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, puis au Musée du Louvre.)

99 — M. Vernet, peintre du Roi. Ce tableau appartient à M. Cochin.

100 — M. Cochin, graveur du Roi. Ce tableau appartient à M. Vernet.

101 — Un Tableau de trois figures, en pied, représentant une femme occupée à peindre et deux élèves la regardant. (Portrait de Mme Labille-Guiard et de Mlles Capet et Rosemond.) Toile :

6 pieds 6 pouces sur 4 pieds 8 pouces. (Collection de Mme veuve Griois.)

102 — Plusieurs portraits peints à l'huile et au pastel.

1787

Nos 109 — Madame Élisabeth peinte jusqu'aux genoux, appuyée sur une table garnie des attributs des sciences. Toile. (Appartient à M. Joseph Bardac.)

110 — Madame Adélaïde ; au bas, les portraits en médaillons du feu roi, de la feue reine et du dauphin, réunis en un seul bas-relief imitant le bronze, etc. Toile. (Palais de Versailles.)

111 — Madame Victoire, étude au pastel, pour faire le pendant du portrait de Madame Adélaïde. (Musée du Louvre.)

112 — Mme la duchesse de Narbonne.

113 — Mme la marquise de La Valette.

114 — Mme la vicomtesse de Caraman.

115 — M. le vicomte de Gand, étude au pastel

116 — Mme la vicomtesse de Gand, id.

117 — Mme de *** faisant de la musique.

118 — Plusieurs portraits.

1789

Nos 85 — Portrait de Madame Victoire montrant une statue de l'Amitié. Toile : 8 pieds 6 pouces de haut. (Palais de Versailles.)

86 — Portrait de feue Madame Louise-Élisabeth de France, infante d'Espagne, duchesse de Parme, avec son fils âgé de deux ans. Toile : 9 pieds de haut. (Palais de Versailles.)

87 — Portrait de M. le prince de *** (Bauffremont ?), chevalier de l'ordre de la Toison d'Or. Toile : 6 pieds.

Tous ces portraits sont en pied.

1791

Nos 2 — Portrait en pied de M. de Beaufremont, tableau de 7 pieds sur 5. Toile.

34 — Portrait de M. Roberspierre, député à l'Assemblée nationale.

40 — Portrait de M. de Beauharnois, id.

81 — Portrait en pastel de M. Talleyrand-Périgord, id.

135 — Portrait de M. d'Aiguillon, id.
239 — Portrait en ovale de M. Alexandre Lameth, id.
242 — Portrait en ovale de M. Charles Lameth, id.

(Autre livret.)

Portrait de Monsieur d'Orléans (cité par Bellier de la Chavignerie).

(Autre livret : Collection Deloynes.)

Nos 70 — Une femme et un enfant à un balcon, tableau de 9 pieds sur 4 pieds 10 pouces. Appartient à l'auteur.
71 — M. de Beaufremont. 7 pieds sur 5. Fait en 1790.

Portraits de députés à l'Assemblée nationale, *pastels :*

72 — M. de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, tenant à la main des papiers sur lesquels est écrit : « Liberté des Cultes et Éducation nationale. »
73 — M. de Beaumets.
74 — M. Charles de Lameth.
75 — M. Alexandre de Lameth.
76 — M. Barnave.
77 — M. de La Borde.
78 — M. de Broglie.
79 — M. Alexandre Beauharnois.
80 — M. d'Aiguillon.
81 — M. Duport.
82 — M. Chabrou.
83 — M. Salomon.
84 — M. Roberspierre. (Exposition des Portraits historiques, à l'École des Beaux-Arts.)
85 — Plusieurs portraits sous le même numéro.

(Mme Guiard demeurait alors 739, rue de Richelieu, près de celle des Boucheries.)

1795

Portrait du citoyen Lebreton, chef des Bureaux des musées, à l'Instruction publique.
Portrait du citoyen Vincent, peintre. Toile.
Portrait du citoyen Baignère, médecin.

Portrait du citoyen Sevestre, architecte.
Plusieurs portraits sous le même numéro.

1798 (AN VI)

Nos 203 — Portrait du citoyen Charles, professeur de physique, membre de l'Institut national. Toile. (Bibliothèque de l'Institut.)
204 — Portrait du citoyen Janvier, mécanicien-astronome, traçant la projection graphique d'un passage de Vénus sur le Soleil.
No 205 — Portrait de la citoyenne Capet, peignant en miniature. Toile. (Appartient à M. Sigismond Bardac.)
No 206 — Portrait du citoyen ***.
No 207 — Plusieurs portraits.

? MUSÉUM CENTRAL DES ARTS ?

1799 (AN VII)

Cne Labille dite Guiard, élève des CC. Vincent père et fils.

Nos 724 — Portrait de la citoyenne Ch*** tenant dans ses bras un enfant qu'elle nourrit.
725 — Portrait de M. Delamalle représenté plaidant.
726 — Portrait de C. Dublin, artiste du Théâtre Français.

1800 (AN VIII)

Mme Vincent, née Labille (ci-devant Guiard), élève de son mari, Palais national des Sciences et Arts.

No 381 — Tableau. Portrait de famille (3 mètres de haut sur 2 mètres un tiers). Le citoyen D... entouré de sa famille, s'occupe de l'instruction de son fils. Il met sous ses yeux les remarques de Vaillant sur les oiseaux d'Afrique. L'épouse du citoyen D... quitte son ouvrage pour écouter la lecture, tandis que sa fille qui jouait à la poupée, curieuse de voir les oiseaux, attire à elle le cahier..., etc.

AUTRES PEINTURES ET PASTELS DE Mme LABILLE-GUIARD

Madame Adélaïde de France, en costume de Cour. Toile. Répétition du portrait de Versailles. (Appartient à Mme veuve Griois.)

Madame Adélaïde, en costume de Cour. Toile. Autre répétition. Cadre aux armes de France. (Vente du comte de La Béraudière : 7.000 francs.)

Madame Adélaïde, en buste. Pastel de forme carrée. (Musée du Louvre.)

Mme d'Aiguillon un éventail à la main. Toile. (Appartient à M. M. Kraemer.)

Le prince de Bauffremont-Listenois, portant le collier de la Toison d'Or. Esquisse peinte sur toile. (Appartient à M. le duc de Bauffremont.)

La princesse de Béthune. Pastel de forme carrée, signé et daté de 1784. (Appartient à M. le comte de Blangy.)

Le duc de Choiseul, assis à son bureau, vêtu de cachemir blanc, culotte rouge. Toile. (Appartient à M. le vicomte d'Harcourt.)

Mme la comtesse de Cypierre, née Thélusson. Toile ovale. (Appartient à M. le baron Marochetti.)

Ducis écrivant le *Roi Lear*. Gravé par J.-J. Avril.

Ducis. Toile de forme carrée. (Exposition universelle, pavillon de la Ville de Paris. — Appartient à M. Stanislas Lami.)

Madame Élisabeth, jusqu'aux genoux. Toile. Répétition du portrait de 1787. (Appartient à M. le marquis de Castéja.)

Madame Élisabeth, en buste. Toile. (Appartient à M. Luis de Errazu.)

Madame Élisabeth (Portrait présumé de). Toile ovale. (Vente Beurnonville, 1881.)

Madame Élisabeth. Pastel. (Vente A. Vincent, 1816 : 200 francs.)

Femme âgée, bonnet à rubans, fichu de mousseline rayée. Toile ovale. (Musée de Marseille.)

Femme assise tenant un livre. Toile. (Vente de feu André Vincent, 1816 : 18 francs.)

L'Heureuse Surprise. Pastel de forme carrée, signé et daté de 1779. (Vente P. Eudel, 1898 : 13.200 francs. — Appartient à M. A. Laniel.)

Hubert Robert, peintre. Dessin aux crayons de couleur. (Appartient à M. Pierre Decourcelle.)

Jeune femme. Toile : 75 cent. sur 63. (Vente du Dr P..., 1898 : 1.150 francs.)

Jeune femme blonde, poudrée, yeux bruns, corsage et rubans rayés bleu et blanc, fichu de mousseline. Pastel carré. Signé et daté de 1780. (Appartient à M. Lion, antiquaire.)

Jeune femme blonde, en buste, cheveux poudrés, bonnet orné de rubans, corsage jaune, écharpe de soie noire. Toile ovale : 69 cent. sur 55. (Vente Beurnonville, 1881.)

Jeune femme en chemise avec des rubans ponceau. Salon de 1795 (an III).

Jeune femme coiffée d'un chapeau de feutre à plumes bleues, rubans bleus, bouquet de fleurs à la ceinture, attribué à Mme Guiard. (Appartient à Mme Guiraud.)

Jeune femme de trois quarts, l'épaule nue. Dessin aux crayons de couleur. Signé et daté de 1789. (Vente de J. Féral, 1902.)

Jeune fille, cheveux châtains, rubans violets, robe bleue, fichu de mousseline. (Vente Daupias.)

Mme Labille-Guiard (Portrait présumé de). Pastel. (Ventes Hope et Monpelas. — Appartient à M. Charles Porquet.)

Mlle Laguerre, de l'Opéra. Toile. (Vente Yriarte.)

Marie-Antoinette. Toile ovale attribuée à Mme Guiard : 52 cent. sur 43. (Vente Beurnonville, 1881.)

Mme de Lamballe (Portrait présumé de). Pastel ovale. Signé. (Appartient à M. Stiébel.)

Mademoiselle Adélaïde d'Orléans. Miniature. (Exposition Centennale. — Appartient à M. Léon Morel.)

Mme Poisson, mère de Mme de Pompadour. Pastel attribué à La Tour et terminé par Mme Guiard : 70 cent. sur 57. (Vente Crignon de Montigny. — Appartient à M. Pierre Decourcelle.)

Le comte de Provence. Pastel. (Vente de feu A. Vincent, 1816 : 79 francs.)

Réception par Monsieur comte de Provence, d'un membre de l'Ordre de Saint-Lazare. Toile détruite pendant la Révolution.

Mme Rolland (Portrait présumé de). Pastel de forme carrée. (Ancienne collection H. Porgès. — Appartient à Mme J. Porgès.)

Le R. P. Ruffin, prieur des Théatins. Pastel de forme carrée. Signé. (Appartient à M. le baron R. Portalis.)

Le comte Henri de Saint-Simon. Pastel de forme carrée. (Appartient à M. Maxime Duval.)

Sacrifice à l'Amour. Miniature émail. Morceau de réception de l'artiste à l'Académie de Saint-Luc.

Seigneur âgé. Miniature médaillon. Signée : *Labille.* (Appartient à M. Louis de Viéfville.)

Seigneur âgé, perruque poudrée, décoré de la croix de Saint-Louis, un bandeau noir sur le front. Pastel ovale : 59 cent. sur 50 cent. Signé : *Labille-Guiard, 1776.* (Appartient à M. Garreta, à Rouen.)

Mme la comtesse de Selve. Pastel. Signé et daté : *1785.* (Appartient à M. Newman, à Londres.)

Mme la comtesse de Selve. Toile. (Appartient à Mme de Polès.)

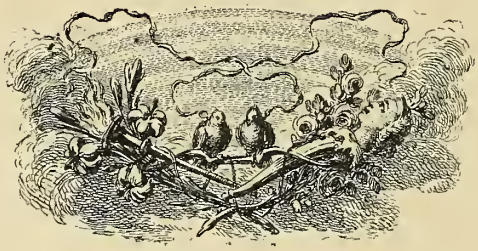
Vien (Portrait de). Pastel. Gravé par Miger. (Vente A. Vincent, 1816 : 38 francs.)

Vincent (André). Pastel de forme carrée, habit de velours rose. (Musée du Louvre.)

Vincent (André). Toile : de trois quarts, assis dans un fauteuil canné, cheveux gris, lunettes, redingote marron, gilet rouge, cravate blanche, la palette à la main. (Appartient à M. Georges Decaux.)

Vincent (André). Toile. Analogue à la précédente. (Appartient à Mme veuve Griois.)

Vincent (André). Toile. Répétition ou copie. (Appartient à M. Jules Féral.)



PIÈCES ANNEXES OU CONNEXES

COUPLETS

SUR

Mmes VALLAYER-COSTER, VIGÉE-LEBRUN ET LABILLE-GUIARD[1]

Air du *Confiteor*.

Dans le Salon j'ai vu passer
Les Grâces, l'Amour à leur suite;
Il faut soudain les confesser
De peur, dit-on, de mort subite.
Approchez donc (*bis*), beau quatuor,
Commencez le *Confiteor*.

A Madame Vallayer-Coster.

Oui, vous pouvez faire un amant,
Faire un tableau froid et sans vie,
Mais quand vous faites le pédant,
Quand vous critiquez le génie,
En vérité (*bis*) vous avez tort :
Dites votre *Confiteor*.

A Madame Lebrun.

Si votre équipage est brillant,
Ne vous glorifiez tant, la belle;
Votre orgueil est impertinent
Et votre couleur infidelle.
Relisez (*bis*) ce couplet-ci;
Dites votre *Confiteor* aussi.

1. P. M. SS. 55, coll. Deloynes, Cabinet des Estampes.

A Monsieur Hue.

Soyez modeste, mon cadet,
Votre touche est lourde et commune ;
On regrette l'ami Vernet,
Lorsque l'on voit vos clairs de lune.
Profitez (*bis*) de cet avis-là ;
Dites votre *Mea culpa.*

A Madame Guiard.

Que vois-je, ô ciel ! l'ami Vincent
Ne va donc plus que d'une fesse ?
Son amour fait votre talent ;
L'amour meurt et le talent baisse.
Résignez-vous (*bis*), fière Chloris,
Dites votre *De Profundis.*

LETTRE DE Mme LABILLE-GUIARD A Mme LA COMTESSE D'ANGIVILLER[1]

Madame la Comtesse,

Les bontés dont vous m'honoré me rassure sur la crainte de vous importuner en vous priant de vouloir bien employer votre crédit et l'autorité de Monsieur le Comte pour arrêter un libel affreux ; je compte que l'intérêt que vous prenés à Mme Coster et à votre sexe en général ira à l'apuie de ma demande. Des trois maltraitées, je le suis le plus. Je ne sais si ces dames connoissent cette calomnie. Le hazard m'a procuré le premier qui se soit vendu. Un curé d'Estampe (ville où mon père est retiré), sachant que mon père désire toutes les critiques, aprend qu'il y en a deux nouvelles, les achette et voyant qu'il a le tems de me les faire lire, me les envoye par une amie ; s'il eut eu ces écrits 4 heures plus tard il les portait à mon père en arrivant. Jugé, Madame, du chagrin d'un homme de 81 ans, à qui il ne reste plus qu'une fille, de 8 enfans, qui se console de toutes ses pertes par le peu de réputation qu'elle a, et partant, par l'estime dont elle jouit. Voyez-le lisant avec avidité, s'attendant à voir critiquer ou louer ses ouvrages et voyant un libel horrible. On est fait à en voir pour les grands, mais un simple particulier, voir que sa fille en cherchant un peu de gloire perd sa réputation, qu'elle est chantée, si cela est cruel. Quand à moi, Madame, j'aurois personnellement été peu sensible à cet écrit, l'estime de ceux qui me connoissent me suffit; mais je suis désespérée quand je pense à mon père, à l'effet que cela lui produira. On doit s'attendre à être déchiré sur son talent ; les savants, les auteurs, sont exposés de même à la satyre ; c'est le sort de tous ceux qui s'exposent au jugement public, mais leurs ouvrages, leurs tableaux sont là pour se justifier ; s'ils sont bons, ils plaident leur cause. Qui peut plaider celle des

1. Archives Nationales, O1 1912. — Orthographe respectée.

mœurs des femmes? Le public suit avec avidité tout ce qui est contre elle ; si l'auteur eu dit seulement que mes ouvrages n'étoient pas de moi, les portraits de M. Pajou, Vien, Bachelier, Beaufort, Gois et les autres répondroient pour moi, mais en attaquant les mœurs, il donne de la valeur et au moins cela reste.

Voilà, Madame la Comtesse, l'inquiétude où je suis, cherchant les moyens d'y remédier ; le souvenir de vos bontés pour moi m'a décidé à vous envoyer cette calomenie, je n'ai pas eu même un instant la crainte qu'elle peut diminuer l'estime que vous aviés la bonté de m'accorder; les personnes de votre caractère méprisent tous ces écrits, mais tout le monde n'a pas la même justesse; j'espère donc de vos bontés pour moi que vous voudrés bien employer prontement les moyens que votre zèle à rendre service vous suggérera pour arrêter la vente, cela dépendroit de M. Lenoir entièrement si cela ne se vendoit pas au Louvre, mais cela dépend de M. Chanlot ; il est vrai que le premier peut lui en écrire si vous ne pouviés le faire directement ; il est à Versailles. Je ne désire pas connaître l'auteur, je saurois trop qu'il me touche de bien près. Il suffit que cela ne soit point vendu comme les critiques ordinaires où une permission tacite reste entre les mains du libraire. Ceci est gravé et n'a pu avoir l'approbation d'aucun censeur, ce qui rend les vendeurs très coupables.

Pardonnés-moi, Madame, si je vous occupe de ces détails, pardonnés-moi aussi le désordre de ma lettre ; il ne me reste qu'un instant avant la poste et je suis très troublée. Je compte sur votre indulgence autant que sur vos bontés et vous savés ma reconnaissance égale à mon respect, Madame le Comtesse, de votre très humble et très obéissante servante,

LABILLE-GUIARD..

A Paris, ce 19 septembre 1783.

LETTRE DE DUCIS A Mme LA COMTESSE D'ANGIVILLER [1]

Madame la Comtesse,

Vous recevrez une lettre de Mme Guiard, de l'Académie royale de peinture, par laquelle elle vous supplie de vouloir bien faire écrire à M. Lenoir, lieutenant de police, afin que ce magistrat se concerte avec M. de Champlost, gouverneur du Louvre, pour faire supprimer des couplets non imprimés mais gravés qui se vendent à la porte du Louvre, où Mme Le Brun, Mme Coster et elle sont indignement attaquées par la plus horrible calomnie. Elle ne murmure pas contre les critiques même injustes de ses ouvrages, mais elle ne peut souffrir qu'on attaque ses mœurs et sa personne et qu'on déchire avec atrocité sa réputation. Elle est venue me prier de me joindre à elle, pour vous demander instamment une lettre de M. le comte d'Angiviller à M. Lenoir. Je m'acquitte avec plaisir de la promesse que je lui ai faite, convaincue comme je le suis, que personne au monde ne hait plus que vous la calomnie et la méchanceté. Aussi Monsieur le Comte fera une action digne de lui et de vous, en procurant la suppression prompte des couplets

1. *Revue rétrospective*, 1834, t. V, p. 315.

atroces qui se débitent dans le Louvre même, et la punition des coupables auteurs de ces indignités.

Les innocents ont recours à vous, Madame la Comtesse, contre la persécution, les imprudens vous demandent des lumières. Mon cœur est maintenant tranquille et son calme est un bien que je vous dois.

C'est avec un respect infini et un attachement qui ne finira qu'avec moi, que j'ai l'honneur d'être, Madame la Comtesse, votre très humble et très obéissant serviteur,

DUCIS.

LETTRE DU COMTE D'ANGIVILLER A LENOIR,
LIEUTENANT DE POLICE

Versailles, 23 septembre 1783.

Je viens, Monsieur, d'être informé par les plaintes des personnes intéressées qu'il se débite des couplets gravés où, sous prétexte du Sallon, on attaque d'une manière odieuse Mme Guiard, Mme Coster et Mme Lebrun, et surtout la première. Quoique je voye avec peine les critiques injustes que l'ignorance hasarde sur les ouvrages des artistes, l'impossibilité de les arrêter sans une inquisition trop rigoureuse pour nos mœurs me les fait tolérer ; mais il n'est pas ici question de critiques d'ouvrages ; ces couplets attaquent les mœurs de ces artistes et sont vraymont diffamatoires, ce qui m'engage à m'adresser à vous pour en arrêter rigoureusement et le plus tôt possible le débit au dehors des Maisons Royales et même pour punir, s'il y en a moyen, l'auteur ; à quoi l'on parviendra peut-être en arrêtant un des débitans qui déclarera sans doute le graveur, par le moyen du quel on pourra connoître l'auteur.

Je vous aurai, Monsieur, une véritable obligation d'en imposer par ces ordres et ces perquisitions à des gens assés méchans pour se livrer à des excès pareils. Je viens d'en écrire à M. Clos relativement à l'intérieur du Louvre et des Maisons Royales, et je le prie de se concerter s'il est besoin avec vous pour arrêter et punir ces excès.

J'ai l'honneur d'être, avec un parfait attachement, Monsieur, votre, etc...

D'ANGIVILLER [1].

LETTRE DE LENOIR AU COMTE D'ANGIVILLER,
DIRECTEUR DES BATIMENTS ET MENUS-PLAISIRS DU ROI

Paris, ce 21 septembre 1783.

Vous sçavez, Monsieur, toutes les précautions prises de ma part pour empêcher, dans les critiques bonnes ou mauvaises qu'on laisse imprimer ou débiter sur les ouvrages exposés au Sallon, toutes personnalités contre les artistes. Elles avoient

1. Archives nationales, O1, 1912.

eu leur effet, puisqu'il n'avoit paru que des critiques tolérables et méprisables, jusqu'au moment où l'on a cherché à débiter frauduleusement une feuille gravée par laquelle des femmes estimables, membres de l'Académie, sont indignement outragées.

J'ai prévenu vos intentions en faisant ce que mon zèle et mon devoir m'ont inspiré. Dès le moment où j'ai reçu l'avis de cette infâme production, j'ai fait arrêter un des libraires qui avoit débité dans le Louvre plusieurs exemplaires de la feuille gravée, je l'ai fait amener devant moi, j'ai fait faire une perquisition chez lui où l'on a saisi une assez grande quantité de ces feuilles, et après l'avoir vainement interrogé, pressé et sollicité de me déclarer les auteur et graveur, il s'est tenu dans une réticence coupable qui m'a déterminé à l'envoyer en prison.

J'attends M. Bardouilh, qui n'étoit pas hier à Paris et j'espère que, par ses soins, je pourrai obtenir quelques découvertes plus utiles, à l'effet de réprimer ce désordre et punir les auteurs et complices. Les libraires et colporteurs tenant des boutiques dans le Louvre sont d'autant plus repréhensibles qu'ils avoient été avertis de ne se charger de débiter aucune sorte d'ouvrages, qu'après en avoir prévenu M. Bardouilh, et cet officier, avec qui j'ai des relations dont je ne puis que me louer, n'auroit pas manqué de concerter avec moi des mesures qui eussent empêché la distribution qui a été faite scandaleusement pendant un jour, mais dont on a arrêté le progrès.

Ce qui vient de se passer, Monsieur, est une nouvelle preuve des abus dont je me suis plaint déjà plus d'une fois et auxquels j'aurois désiré qu'on eût apporté un plus prompt remède. Voilà plusieurs exemples où par le moyen de graveurs en taille-douce ou de graveurs en musique, on a mis au jour des diatribes et des obscénités contraires aux bonnes mœurs et à la bonne police ; mais sous le prétexte de la liberté, les gens qui exercent cette profession à Paris ne sont point inspectés ; ils abusent de leurs presses, et si l'on n'y met ordre, les exemples que j'ai vus et qui n'ont été suivis d'aucune punition éclatante, feront multiplier des excès préjudiciables à l'honneur et à la tranquillité des citoyens, particulièrement des personnes de mérite et de talent que les méchants et ignorants se plaisent à déchirer et à calomnier.

Je désirerois, Monsieur, qu'à l'exception des membres de l'Académie, qui sont sans doute tous incapables de pareilles actions, les imprimeurs graveurs en taille-douce et tous ouvriers employant presses, fussent asservis à des règlemens dont les dispositions seroient tirées en partie de ceux donnés et exécutés pour l'imprimerie. C'est par ce défaut de règlemens que, malgré ma surveillance, on voit journellement produire des gravures obscènes et beaucoup de saletés dont je suis dans l'impuissance d'arrêter le cours.

Vos représentations à M. le garde des sceaux ne pourront manquer de faire impression sur le ministre.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LENOIR.

LETTRE DU BARON DE CHAMPLOST, GOUVERNEUR DU LOUVRE AU COMTE D'ANGIVILLER

Paris, ce 23 septembre 1783.

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire au sujet des couplets qui se sont débités contre les dames Guiard, Coster et Le Brun. Si M. Lenoir n'eut pas fait arrêter, quelques jours avant la date de votre lettre, en vertu d'un ordre du Roy, le nommé Cousin, distributeur de ces couplets, je n'aurois pas manqué de le faire mettre en prison, étant marchand dans le Louvre et sur le territoire de ma juridiction. Je connois trop la vigilance et les exactitudes de M. Lenoir pour n'être pas persuadé que tenant ce distributeur, il ne découvre l'auteur de ce libelle poétique. Je crois qu'il se trouvera dans les agréés de l'Académie qui ne sont pas à la tête de ceux qui y sont inscrits.

Je vous observerai qu'un temps de prison n'est pas une punition assez publique pour une offence qui l'a tant été. Qu'il seroit nécessaire, tant pour l'exemple que pour dégouter ces faiseurs de satires et les colporteurs, de condamner par un jugement de police qui seroit rendu à la Prévoté, attendu que le délit a été commis en Maison Royale, le n^é^ Cousin à une amende, d'ordonner qu'il sera informé à la règle du procureur du Roy contre les auteurs des couplets et que le jugement sera imprimé et affiché ; aucune des personnes dénommées dans la chanson ne seroit désignée dans le jugement. Je ferai à cet égard ce que vous m'indiquerés de faire.

Je suis avec respect, etc.

CHAMPLOST.

INTERROGATOIRE DU LIBRAIRE COUSIN[1]

L'an mil sept cent quatre-vingt-trois, le samedy vingt septembre, huit heures du soir en l'Hôtel, de pardevant nous Pierre Chéron, avocat au Parlement, C^e^ du Roi au Chatelet de Paris, est comparu le dit Paillet, C^ler^ du Roi, Inspecteur de Police, lequel nous a dit qu'en vertu des ordres à lui adressés, il a arrêté et conduit par devant nous le nommé Cousin, m^d^ de livres au Louvre, pour être interrogé sur les faits à lui imputés.

En conséquence et en vertu des ordres à nous adressés, avons pris le serment du dit Cousin de dire vérité et l'avons interrogé ainsi qu'il suit :

Premièrement enquis de ses nom, surnom, âge, pays, qualité et demeure, — a répondu se nommer Pierre Cousin, âgé de quarante-sept à quarante-huit ans, natif de Maclaunay, près Montmirel en Brie, marchand de livres, demeurant à Paris, quay de l'Ecole, près le passage de la Madelaine, maison de Mr Guénin, ayant sa boutique au Louvre, dans la cour du Jardin de l'Infante.

A lui représenté trente-neuf exemplaires d'une feuille gravée ayant pour titre : « Supplément de Marlborough au Sallon », sommé à déclarer s'il les recon-

1. Archives Nationales, Cartons du Chatelet, liasse Y, 11423. — 20 septembre 1783.

noît pour en avoir été saisi, a répondu qu'il le reconnoît et qu'il les a remis à l'officier cy-présent.

Lui avons observé que cette feuille est sans permission ny nom de graveur, — a répondu que comme c'est une critique de tableaux du Sallon dont il y en a déjà eu plusieurs, qu'il a cru pouvoir les débiter sans conséquence.

Interrogé de qui il les tient et combien il en a eu, — a répondu qu'il en a eu cinquante exemplaires, qui lui ont été apportés par un nommé Martin dont il ignore l'état et la demeure et qui est dans l'usage d'apporter aux marchands des sortes de critique, comme il a fait au dernier Sallon il y a deux ans, dans lequel temps il apporta une critique des tableaux, laquelle avoit pour titre *la Vérité*. Interrogé s'il est dans l'usage de se charger ainsi d'ouvrages non approuvés, — a répondu que non; interrogé s'il ne lui en reste pas d'autres exemplaires, a répondu que non; interrogé s'il sait que ce matin on en ait distribué à d'autres marchands de livres, a répondu qu'il n'en sait rien. Lecture à lui faite du présent interrogatoire et de ses réponses, a dit ses réponses contenir vérité, y a persisté et a signé : *Cousin*.

Après que le dit s^r Paillet s'est chargé du dit Cousin pour le conduire à l'hôtel de la Force, et dont nous avons fait et dressé le procès-verbal, et a le dit s^r Paillet signé : *Paillet*, *Chénon* [1].

BON DE PENSION [2]

Bon d'une pension de mille livres en faveur de la dame Adélaïde Labille, épouse du sieur Guiard, née le 11 avril 1749, baptisée le lendemain paroisse Saint-Eustache, à Paris, laquelle pension lui a été accordée, sur le T. R. S. R., en considération de ses services en qualité de peintre du Roy et de l'Académie royale de Peinture et Sculpture, suivant la décision de ce jour, premier novembre 1785.

Aujourd'hui, 1er novembre 1785, le Roy estant à Fontainebleau, Sa Majesté voulant donner une marque de sa bienveillance à la dame Adélaïde Labille, épouse du sieur Guiard, ainsi que de la satisfaction qu'Elle ressent de ses services, etc..., à compter de ce jourd'huy [3].

CERTIFICAT DE LA PENSION DE MILLE LIVRES

EN FAVEUR DE LA D^e GUIARD

Nous Charles-Claude de Flahaut de la Billarderie, comte d'Angiviller et conseiller du Roy en ses conseils, gouverneur des château et parc de Rambouillet, etc., etc., certifions que le Roy voulant traiter favorablement d^lle Adé-

1. Pièce communiquée par M. Marc Furcy-Raynaud.
2. Extrait des papiers des Bâtiments du Roi.
3. Pièces communiquées par M. Marc Furcy-Raynaud. Archives Nationales, O^1 677.

laïde Labille, épouse du sr Nicolas Guiard, née à Paris le 11 avril 1749, peintre de S. M. et de son Académie de peinture et de sculpture, S. M. lui a accordé une pension de mille livres, pour par la dite dame Guiard en jouir à partir du 1er novembre 1785, conformément à la décision de S. M. du 1er novembre 1785, en foi de quoi nous lui avons fait expédier le présent certificat, que nous avons signé, fait contresigner par le secrétaire général des Bâtiments du Roy et sceller du cachet de nos armes.

Fait à Versailles, le 31 décembre 1785.

D'ANGIVILLER.

Par M. le Directeur général et ordonnateur général,

MONTUCLA.

ACCEPTATION DE LA PENSION DU ROI

Je soussignée, Adélaïde Labille des Vertues, née à Paris le onze avril mil sept cent quarante-neuf, baptisée le douze du même mois en la paroisse de Sainte-Heustache, de l'Académie royale de peinture et de sculpture, femme séparée quand au bien de Nicolas Guiard, premier cômis au Clergée de France, demeurant rue de Richelieu, paroisse Saint-Roch, déclare avoir obtenu du Roy une pension de mille livres. Je ne jouis jusqu'à présent d'aucune grâce de Sa Majesté et je joins ici l'estrait de mon baptistaire délivrée le quinze du présent mois, par le sieur Juvigni, prêtre vicaire de la ditte église paroissiale de St Heustache. Certifié véritable à Paris, le vingt-huit novembre mil sept cent quatre-vingt-cinq.

A. LABILLE, fme GUIARD.

BREVET DE PEINTRE DE MESDAMES[1]

Aujourd'hui, 10 août 1787, le Roy étant à Versailles, toujours attentif à donner des marques de sa bienveillance aux personnes qui, par leur zèle et la supériorité de leurs talents, se distinguèrent dans leur art, Sa Majesté a bien voulu, à cet effet, avoir égard à la demande que Mesdames Adélaïde et Victoire de France lui ont faite de conférer à la dame Guiard, membre de l'Académie royale de Peinture et Sculpture, le titre de peintre de ces princesses ; lui permet, en conséquence, S. M., de prendre ledit titre dans toutes les Assemblées et en tous actes publics et particuliers tant en jugement que dehors, et, pour assurance de sa volonté, S. M. m'a recommandé d'expédier le présent brevet qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moi, conseiller, secrétaire d'État de ses commandements et finances.

Signé : LOUIS.

Le Baron DE BRETEUIL.

1. Archives Nationales, O1 3772.

LETTRE DE Mme LABILLE-GUIARD A VIEN (?)

POUR SOLLICITER UN LOGEMENT AU LOUVRE

Monsieur,

J'ai pensé que vous faire remettre le mémoire que vous m'avés permis de vous présenter par des artistes célèbres, ne pouroit qu'ajouter à l'intérêt que vous avés bien voulu me témoigner. Permettés-moi, Monsieur, de vous observer que les mêmes motifs qui m'ont fait regretter, en 1785, que le Roy m'aye donné une pension au lieu du logement que je sollicitois, me feroit également craindre qu'il ne m'accorda la certitude de la conservation de cette pension, au lieu du logement que je sollicite. Je ne demande cet aveu que par le désir de cultiver mon talent ; c'est un logement où il y a un atelier propre à un peintre de portrait, qui peut m'en faciliter les moyens, et, sans l'amour de mon art, je saurois me contenter à la campagne de la très-modique fortune à laquelle je suis réduite.

S'il étoit possible que la petite pension que j'ai ne me soit pas supprimé, j'espère, Monsieur, que vous ne regreteriés pas d'avoir contribué à me faire obtenir une double faveur, accordé à plusieurs de mes confrères et qui me seroit aussi utile dans ces circonstances.

Je suis, avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

Fme GUIARD.

Ce 4 juillet 1792 [1].

NOTE JOINTE A LA LETTRE CI-DESSUS

Mme Guiard, de l'Académie royale de Peinture, a déjà sollicité des bontés du Roi un atelier au Louvre, pour y cultiver son art, avec toutes les commodités qu'exige le talent. En 1791, elle a été demandée en Angleterre, mais flattée alors de l'espoir de faire le portrait de Sa Majesté, elle a rejetté les propositions étrangères qui lui étoient faites et, depuis, sans aucune espèce d'occupations, sa fortune a éprouvé une diminution considérable, en sorte qu'elle s'est vue forcée de vivre la plus grande partie du temps à la campagne, dans l'impossibilité de se soutenir à Paris.

Déterminée à y rester, par le désir impérieux pour une artiste d'ajouter à sa réputation, déjà soutenue par les portraits qu'elle a fait dans la famille royale, l'accroisement qu'y apportera le portrait de S. M., et voyant ce bonheur retardé, elle prend la liberté d'insister de nouveau pour obtenir le logement aux galleries du Louvre, qui est vacant par la mort de M. Caffiery.

Cette grâce serait un dédommagement des pertes que les circonstances actuelles lui ont fait éprouver ; et elle lui sera d'autant plus précieuse qu'elle la mettra à même, en cultivant son art, d'accroître son talent par lequel, seul, elle peut mériter les bontés dont Sa Majesté l'a honorée.

1. Archives Nationales, O1 1924. Pièce communiquée par M. Marc Furcy-Raynaud.

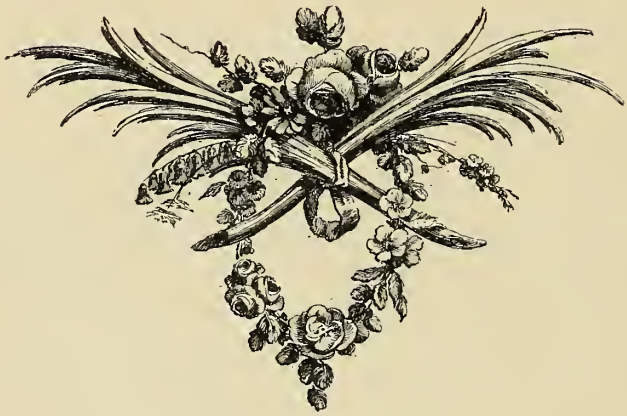
MAINLEVÉE DE L'OPPOSITION DE Mme GUIARD

SUR LES REVENUS DU PRINCE ROGER DE BAUFFREMONT-LISTENOIS[1]

Aujourd'huy, devant les notaires à Paris soussignés, fut présente Adélaïde Labille, femme séparée quant aux biens du sieur Nicolas Guiard, peintre de l'Académie royale, demeurant à Paris, rue Richelieu, — laquelle a par ces présentes donné main-levée pure et simple de toutes oppositions, saisies-arrêts et autres empêchements quelconques formés à sa requête sur M. Charles-Roger de Bauffremont-Listenois, à tous bureaux des hypothèques et ès mains de tous fermiers, locataires, sequestre et débiteurs du dit sieur Bauffremont-Listenois, consentant que le tout soit regardé comme nul et non avenu... et en rayant par les conservateurs des hypothèques les dites oppositions, ils en soient bien valablement quittes et déchargés. — Dont acte fait et passé à Paris, dans la demeure de la dite dame comparante, le 3 juillet 1792, l'an quatrième de la Liberté.

Signé : Labille, Ginard, Pérignon, ces deux derniers notaires.

1. Pièce communiquée par M. le duc de Bauffremont.



SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00027070 2
npg N40.1.L112P8
Adelaïde Labille-Guiard (1749-1803)